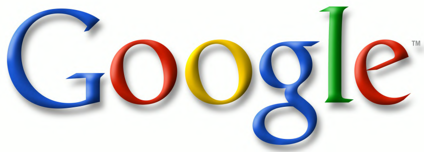
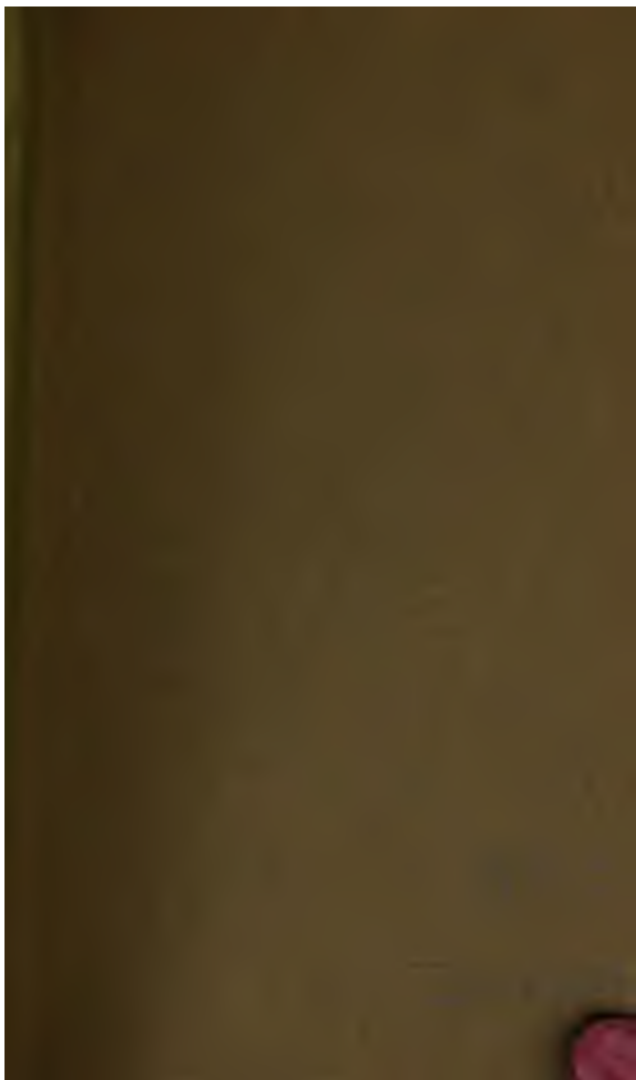








LE

SECRÉTAIRE

DES ENFANS.

Frontispiece.



L. Ducange, Pierre Auguste

LE SECRÉTAIRE DES ENFANS,

OU

Correspondance entre plusieurs Enfans propre à les former au Style épistolaire.

Par D***



Paris.

A la Librairie d'Education

D'ALEXIS EYMERY, Rue Mazarine, N.º 30.

(1821)


Tetschner Bibliothek

A

MADEMOISELLE

DÉSIRÉE EYMERY.

Une jeune personne, de votre âge et de votre nom, remplit, dans ce petit livre, une place distinguée, et promet d'en tenir, plus tard, une non moins honorable dans la société. Ceux qui ont l'avantage de vous connaître trouveront

que l'auteur n'a pas eu de peine à tracer un modèle dont les principaux traits étaient sous ses yeux : il en convient volontiers, et il s'en félicite.

Continuez, Mademoiselle, à faire le bonheur de vos chers parens, en attendant que vous deveniez tout ce que vous annoncez devoir être, un jour, pour leur satisfaction. Tous leurs amis sincères, parmi lesquels j'ose me compter, partageront leur joie.

Ce 1er novembre 1820.

P. A. B. DUCANGE père.

INTRODUCTION.

UN des points les plus nécessaires, t souvent le plus négligé, dans éducation des enfans, est de les ırmer de bonne heure au style pistolaire.

Dans les pensions, ou établisse-ıens publics, de l'un ou de l'autre xe, il ne paraît pas qu'on se soit :cupé de dispositions *spéciales* ɔur ce genre d'instruction. On

ne peut nier cependant que, dans le cours ordinaire de la vie, le talent d'écrire une lettre, de répondre à celles que l'on reçoit, d'entretenir enfin une correspondance d'affaires ou d'agrément, ne soit une nécessité, pour ainsi dire, de tous les jours.

Or, rien n'est plus commun dans le monde que de voir de jeunes personnes, même de celles dont on dit l'éducation finie, se trouver embarrassées lorsqu'il s'agit de prendre la plume et d'écrire, n'importe sur quel sujet.

Cet embarras, cette répugnance même, dont l'expérience journa-

lière ne peut nous permettre de douter, ne proviennent que du défaut d'exercice, et de la négligence que l'on apporte à cultiver un talent, qui doit être étudié, appris comme tous les autres, et dont le développement heureux ne peut être le fruit que d'une habitude sagement contractée.

Nous n'ignorons pas que l'on présume suppléer à ce genre d'étude, en invitant la jeunesse, déjà un peu avancée, à lire les bons modèles dont la langue française peut se glorifier. Lisez, disent nos instituteurs et institutrices, lisez les Lettres de Mme de Sévigné; péné-

trez-vous de son style; appropriez-vous sa manière, ses grâces, son naturel, sa facilité. Rien n'est plus juste que ce précepte; il est aussi aisé à donner que bon à suivre; mais cela suffit-il?

Qu'on se détrompe. Depuis un siècle il n'est pas de personne un peu instruite qui n'ait lu et relu cet admirable recueil : en pourrait-on citer beaucoup qui, par cette seule lecture, soient parvenues à quelque célébrité?

Pour réussir, en quelque genre que ce soit, il faut de l'application, de l'étude, et un usage acquis dès l'enfance.

Le petit ouvrage que nous publions est écrit dans ce but. De jeunes élèves des deux sexes s'y font part mutuellement de leurs occupations, de leurs études, de leurs jeux, de leurs promenades, enfin de toutes les impressions que font sur leurs esprits les diverses positions où ils se trouvent.

Nous présentons cette correspondance comme un modèle élémentaire dont les instituteurs et les parens sauront tirer parti. De semblables exercices ne peuvent que devenir utiles, et former le cœur autant que l'esprit.

Nous nous dispenserons de rassurer, à l'avance, la délicatesse exagérée de quelques rigoristes, à petits préjugés, toujours prêts à s'effaroucher d'une correspondance entre des enfans de différent sexe : comme si les deux sexes devaient être éternellement étrangers l'un à l'autre dans le cours de la vie! Nous croyons leur donner une garantie suffisante, en les prévenant que l'éditeur de ces lettres est un père de famille qui a mûrement réfléchi sur ce sujet.

Ses raisons, au surplus, sont exposées dans la lettre seizième de ce recueil : on peut les y voir.

Il est de si bonne foi sur ce point, qu'il croit au contraire avoir bien mérité de tous les âges.

INTERLOCUTEURS

OU PERSONNAGES.

Mr. Dubourg, grand-père de Léon et d'Amélie,

Mme. Dubourg, son épouse, grand'-maman, etc.

Mr. Alexis, gendre de Mr. et Mme. Dubourg, père de Mlle. Désirée.

Mme. Alexis, son épouse.

Amélie, sœur de Léon, âgée de douze ans, en pension à deux lieues de Paris.

Désirée, fille de Mr. Alexis, âgée de neuf ans et demi.

Nelamé, petite demoiselle, âgée de neuf ans.

Léon, frère d'Amélie, âgé de onze ans.

Fanfan, âgé de dix ans.

Jules, âgé de quinze ans, jeune homme fort instruit et très-avancé dans ses études.

LE SECRÉTAIRE DES ENFANS.

LETTRE PREMIÈRE.

Léon à Amélie, sa sœur.

Paris, le 19 mai 18..

Combien je te remercie, ma bonne petite sœur, de m'avoir fait ressouvenir que c'est après-demain la sainte Hélène! Je suis si étourdi que peut-être je l'aurais oublié; et pourtant c'est là fête de notre chère grand'-maman! Heureusement, j'ai encore le temps d'apprendre, pour elle, un joli compliment

que j'ai demandé à notre précepteur. Il m'accompagnera lui-même chez grand-papa, où j'espère bien passer la journée avec toi, car sans doute tu y viendras aussi.

J'achèverai ce soir une tête de Vierge avec mon maître de dessin, qui en est assez content. Il y mettra peut-être par-ci par-là quelques coups de crayon pour la rendre plus digne d'être présentée; elle me plaît beaucoup à moi, parce que je trouve qu'elle te ressemble un peu, surtout avec son voile, qui est posé comme tu mets le tien.

Mon Dieu, ma chère Amélie, que nous étions heureux l'année passée à pareil jour! Maman, qui vivait encore, vint me prendre à ma pension, et puis nous allâmes te chercher ensemble.......... Comme nous étions gais! Je ne peux pas y penser sans soupirer. Je crois bien que cette année nous serons tristes : je ferai tout ce que je pourrai pour que

cela ne soit pas; et toi aussi, j'espère: mais, rien qu'en nous voyant, je crains que grand'-maman ne pleure, comme à son ordinaire, quoique nous ayons quitté le deuil depuis six semaines.

Enfin, ma bonne petite, nous nous verrons tout le jour; et nous jouerons à notre aise avec notre cousine Désirée que j'aime tant, et qui paraît si contente avec nous! Adieu, ma sœur.

Je ne veux pas te cacher que j'ai montré ma lettre à mon précepteur. Il n'y a rien changé du tout; mais il m'a bien grondé pour sept à huit fautes d'orthographe qu'il y a trouvées. Je viens de la récrire en entier. Je t'embrasse.

Ton frère et bon ami LÉON.

P. S. Je suis bien curieux de voir la pièce de broderie que tu as achevée, dis-tu, pour grand'-maman. — Est-ce que tu joueras du piano?

LETTRE II.

Amélie à Désirée.

De ma pension du Bourg-la-Reine,
le 24 mai 18...

Je crois, ma bonne amie, avoir quelques petits reproches à te faire, et je m'empresse de t'écrire pendant que j'en ai encore la tête toute frappée; car, plus tard, je n'y penserais peut-être plus. Dis-moi donc pourquoi tu es restée si triste et si embarrassée le jour de la fête de ma grand'-maman, lorsqu'il fut question de faire de la musique après le déjeûner?

Jusque-là tu avais été d'une gaîté folle ; tu avais fait mille jolies niches à Léon, qui te les avait bien rendues; et nous étions tous de la meilleure humeur du monde, même la petite Nélahé, qui

est quelquefois si grogneuse; mais, en moins d'une heure, toute notre joie, tout notre bonheur avait disparu; et je crains bien, je te le confesse, que ce ne soit moi, sans le vouloir, qui en aye été la cause.

En effet, ma chère Désirée, je crois voir encore tes yeux tout humides de larmes, et ta bouche un peu tremblante, comme quand on pleure, à l'instant où Mme. Belleville vint te dire de te mettre au piano, après que je vênais de manquer si gauchement ma sonate.

Mme. Belleville, qui avait pris tant de peine et de soins pour me faire apprendre cette sonate, m'a tout-à-fait intimidée en me disant devant tout le monde : « Allons, mademoiselle, de la » hardiesse; j'espère que vous allez faire » honneur à votre maîtresse. » C'est justement cela qui m'a déconcertée. Une fois le premier trait manqué, je n'ai plus su ce que je faisais, ni où j'en étais.

Je voyais du coin de l'œil le mécontentement de cette pauvre Belleville; j'aurais voulu être à mille lieues; et, sentant que j'allais peut-être pleurer, je me levai brusquement et courus cacher ma figure et ma honte dans les bras de grand-papa Dubourg, qui, sans me gronder, me serrait avec tendresse, en me disant tout bas : « Ce n'est rien, ma bonne Amélie; tu répareras cela une autre fois. »

Tu vins tout de suite, ma chère Désirée, auprès de nous; tu embrassas bien vingt fois, je crois, grand-papa ainsi que moi; et tu ne voulus jamais aller prendre ma place au piano, malgré l'ordre de Mme. Belleville, qui insistait fortement. Comme tu es bien plus avancée que moi, quoique tu sois plus jeune, je ne concevais pas pourquoi tu refusais obstinément; mais, en y pensant mieux depuis, je me suis convaincue que c'est par amitié pour moi que

tu ne voulus pas. Tu répugnais de briller à mes dépens; tu souffrais de me voir souffrir. Chère petite cousine, combien cette délicatesse me touche!

Ton généreux procédé ne fut pas senti par tout le monde; mais grand-papa l'avait bien compris d'abord; j'en ai jugé depuis, par la manière dont il te rendait tes caresses, en répétant: «Charmant petit cœur! excellente enfant!»

— Eh bien! de quoi donc voulais-je te gronder, en commençant cette lettre?.... Ah! le voici. C'est que tu fus cause, en résistant à notre maîtresse, que la musique en resta là; et que Mr. Léon, mon insatiable frère, qui n'est jamais content que quand on te loue avec excès, comme tu le mérites, était fâché de ne te pas voir briller sur l'instrument; comme si tout le monde ne savait pas qu'il n'y a point de demoiselle à ton âge aussi forte et aussi bonne musicienne que toi!

Je m'y suis remise ce matin à cette cruelle sonate ; j'étais toute seule, et je n'ai pas manqué la moindre note : expliquez un peu cette bizarrerie. Je crois, entre nous, que c'est précisément la présence des maîtresses qui intimide les écolières. On craint de les fâcher, de leur faire de la peine devant les parens qui sont là ; et l'on se trouble, on brouille tout, on fait tout le contraire de ce qu'on désire. J'ai observé dix fois le même effet sur d'autres. Heureuses, ma chère Desirée, celles qui, comme toi, toujours sûres d'elles-mêmes, savent bien répondre aux justes désirs de leur famille ! Je me souviens pourtant que l'an dernier le même embarras t'arriva, lors de la répétition de géographie, devant le sous-préfet, le jour de la distribution des prix ; mais que tu sus bien faire oublier cela aux opérations de calcul !

Adieu, ma petite cousine. Au lieu de

reproches, ce sont des remercîmens que je te dois. Léon, qui est venu me conduire hier au Bourg-la-Reine avec grand-papa, m'a bien priée de t'écrire, et tu vois que je n'y manque pas; il m'a embrassée plus de dix fois pour toi, et grand-papa m'a dit aussi qu'il t'aimait à la folie : nous faisons tous de même. Réponds-moi bien vite.

Je suis ton amie et ta cousine bien tendre, AMÉLIE.

P. S. A propos, cette grande dame si bien mise, qui avait un si beau spencer, lundi, chez grand'-maman, m'a envoyé une magnifique poupée presque aussi grande que moi. Comme j'ai promis à M. Duval, mon confesseur, le jour que j'ai eu onze ans accomplis, de ne plus m'attacher à des joujoux, j'ai prié grand-papa de te la donner de ma part, et je me flatte que tu l'as déjà reçue.

LETTRE III.

Jules à Léon.

Le 25 mai 18...

Pour répondre convenablement à ton désir, mon cher Léon, je vais commencer le petit cours d'*Instruction épistolaire* que l'on me prie de faire avec toi. Les quatre ans et demi que j'ai au-dessus de ton âge, et mes études, dont rien n'a ralenti les progrès, me mettent à même, à ce que dit ton grand-papa, de t'être utile par une correspondance écrite et suivie entre nous. J'en ai accepté avec plaisir la proposition, sous la réserve (ainsi que je l'ai stipulée), que Mr. Dubourg aura communication préalable de nos lettres, et qu'il y redressera ce qu'il jugera convenable de changer.

Cette condition est d'autant plus nécessaire, à mes yeux, qu'il veut que ta chère sœur Amélie soit en tiers avec nous; qu'il est entendu que je lui écrirai, qu'elle me répondra; que même ta cousine, Mlle. Désirée, n'y sera point étrangère, et que la décence exige qu'une relation aussi intime entre des personnages aussi jeunes que nous, soit constamment sous l'œil d'un parent sage et âgé. Son indulgence et sa tendresse vous sont connues.

Quant à moi, quoique ton grand-papa me fasse l'honneur de me regarder comme un grand garçon, je me fais un plaisir et un devoir de me mettre en quelque façon sous ses ailes, dans la crainte de m'égarer. Ma prévention pour les aimables qualités de Mlle. Amélie, exige cette espèce de sauve-garde, sans laquelle je me trouverais trop craintif et trop timide auprès d'elle, pour oser servir de maître à une telle élève. Je

te crois dans le même cas, à peu près, avec ton espiègle et jolie petite cousine. Tant mieux, nous en serons tous plus à l'aise, en sachant que le bon grand-papa est notre observateur, notre ami, voyant tout, et, en quelque sorte, notre complice. — Attention, je commence.

Le style épistolaire (m'ont toujours dit mes maîtres, dont je ne fais ici que vous répéter les leçons) n'est, et ne doit être que la conversation écrite. La gêne, le travail, la prétention, n'y doivent entrer pour rien, ni s'apercevoir : c'est le naturel tout pur, tout simple, qui doit s'y montrer. Les meilleures lettres sont celles qui partent du cœur, et que l'on a mis le moins de temps à faire. Il ne faut donc pas étudier ce que l'on a dessein d'y communiquer à autrui, mais observer seulement les formes convenables, d'après l'âge, le rang, et les relations établies avec les personnes à qui l'on écrit.

Mme. de Sévigné, m'ajoutaient-ils, que l'on propose avec raison comme le plus parfait modèle du style épistolaire, écrivait journellement à Mme. de Grignan, sa fille. Rien n'est aimable, attachant, abondant en sentimens, comme tout ce que cette digne mère trouvait chaque jour dans son cœur, à dire et à répéter à son heureuse élève. Mais, tout en écrivant les mêmes choses, les mêmes anecdotes, les mêmes aventures, à Mme. de Coulange, à Mr. de Bussy, au cardinal de Retz, etc., elle ne se servait pas du même style ni des mêmes tournures de phrases. Chaque lettre était appropriée au caractère, au rang, à l'état du personnage à qui elle s'adressait; et cependant jamais le travail ne s'y fait sentir. Cette dame était douée d'un tact si sûr, que naturellement et sans effort, elle se pliait à tous les tons, à toutes les convenances.

Mais c'est surtout avec sa fille que

son ingénieuse facilité, ou plutôt son étonnante fécondité se déployait d'une manière qui n'appartient qu'à elle seule. C'était toujours le même sentiment de tendresse maternelle qui perçait; mais quelle variété dans la façon de l'exprimer! Redire les mêmes choses sous tant de formes diverses, est chez elle un talent qui n'a point trouvé d'égal. Que tout cela est loin du bel esprit! Que de naturel! que de simplicité! Plus je lis cette correspondance si agréable, mon cher Léon, plus je l'admire, et plus je me confirme dans l'opinion qu'il faut laisser couler sa plume sur le papier, en ne suivant que les impulsions du cœur.

Je sais que ton grand-papa, juge aussi éclairé que prudent, n'a pas permis que l'on mît encore dans les mains de ta sœur ni dans les tiennes, les *Lettres sur la Mythologie*, de Mr. D......., ni celles *sur la Physique*, de Mr. A. M....

Ce n'est pas précisément pour le fond du sujet, quoiqu'il ne vous convienne point encore, m'a-t-il dit, mais parce que le style maniéré, prétentieux, qui y règne (surtout dans les premières), ne pourrait que vous gâter le goût, en vous accoutumant à ce ton fade, qui est l'antipode du véritable sentiment, et la mort des pensées grandes et fortes.

J'ai reconnu que Mr. Dubourg a raison. J'avais été séduit d'abord par les petits vers, souvent faciles et agréables de Mr. D........, mais, que m'en restait-il? Rien, que des tournures de phrases ridiculement apprêtées, des exagérations louangeuses, que dicte péniblement l'imagination, et dans lesquelles le langage du cœur ne se reconnaît point. La nature, toujours simple, toujours noble dans sa marche, ne s'exprime point ainsi......

Mais c'en est assez pour aujourd'hui,

mon bon ami. Ce sont-là des considérations générales à méditer. La première fois j'entrerai dans des détails particuliers, moins difficiles à saisir.

Je t'embrasse de tout mon cœur,

JULES.

LETTRE IV.

Désirée à Amélie.

Mai, le 26, 18...

Tu as très-bien deviné, ma chère Amélie; oui, c'est la peine que tu éprouvas l'autre jour au piano, qui m'empêcha d'y reparaître. Qui? moi! j'aurais eu le courage de regarder seulement le cahier de musique?...... Non, non. Mme. Belleville me fit la même

peur qu'à toi, lorsqu'elle prétendit t'encourager : je n'y aurais pas tenu, je crois, si long-temps. Combien j'aime Mr. Dubourg! Ce cher bon papa t'a consolée, t'a soutenue; il m'a rendu le même service, car j'en avais aussi grand besoin. J'ai bien vu que la compagnie ne nous en a point voulu; enfin, nous ferons en sorte, ma bonne cousine, de réparer ce petit moment de honte, à notre première réunion de famille.

Quel mérite veux-tu donc m'attribuer, ma chère, de ce que je suis un peu plus forte que toi sur le piano? As-tu donc oublié que mon père qui, comme il le dit lui-même, est fou de la musique, m'a accoutumée, dès avant l'âge de quatre ans, à barbouiller sur son épinette; qu'il m'y tenait des matinées entières; que peu à peu je m'y suis façonnée; et qu'enfin je suis devenue forte par le temps, le goût et l'habitude, comme ces serins qu'on

siffle si long-temps à côté de leur cage; tandis que toi, occupée d'abord à d'autres études, tu n'as commencé la musique que l'année dernière, et qu'il ne te manque plus que de la hardiesse et de l'usage. Va, si tu m'envies mon talent sur le piano, j'ai bien plus de raisons, moi, de t'envier les tiens en grammaire, en histoire, en dessin, en arithmétique, en ouvrages d'aiguille; toutes choses bien plus utiles, et où je ne suis encore qu'une ignorante auprès de toi.

C'était hier à dîner, au moment du dessert, que Louise, entrant dans la salle à manger, vint, d'un grand sérieux, placer à table, à côté de moi, la plus belle poupée que j'aie encore vue. Tout le monde se récria d'abord sur sa grandeur, sur sa toilette magnifique, et sa coiffure élégante. Comme ses hanches sont à ressort et pliantes, on fit la plaisanterie de l'asseoir ensuite à côté de

maman, qui se mit à lui parler comme à une personne raisonnable.

« Quelle jolie tenue vous avez, mademoiselle ! quel maintien décent ! comme vos bras sont bien placés ! Ah ! que je voudrais bien que ma fille vous ressemblât ! Vois donc, Désirée, avec quelle grâce elle se tient. »

Papa se leva pour venir la regarder de plus près ; il la trouva charmante. Mais enfin, dit-il à Louise, apprenez-nous donc, ma bonne, de qui nous vient cette belle personne ? — Je n'en sais rien, je vous assure, monsieur ; mais le commissionnaire a dit qu'elle avait son passeport dans sa gibecière. — Voyons, voyons, reprit maman, en ouvrant son petit sac orange, bordé d'une ganse en or. Elle en tira un petit papier cacheté, à mon adresse : on me le donna ; je le lus tout haut, et l'on rit beaucoup.

Je savais bien, ma chère Amélie, par

ta lettre reçue hier, qu'il m'arriverait une poupée de ta part; mais je n'en avais encore rien dit à personne. Comme il est possible que tu ne connaisses pas ce que contenait le petit papier, je t'en donne ici la copie.

A mademoiselle Désirée.

« On vous a souvent entendu dire que vous aimeriez bien avoir une petite sœur, pourvu qu'elle ne fût ni jalouse ni babillarde. Si vous voulez m'accepter, mademoiselle, je vous promets de n'être ni l'une ni l'autre. Je ne suis qu'une pauvre orpheline, qui vas où l'on veut me conduire, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Ma caution auprès de vous est votre amie Mlle. Amélie. »

Après avoir lu ces mots, ma chère, je pris la poupée, et l'embrassant tout de bon, je lui dis de grand cœur :

« Viens, ma belle petite, tu ne me quitteras plus. Celle qui t'envoie m'est trop chère, pour que je ne te traite pas de mon mieux. »

Maman me dit d'en avoir grand soin, et me félicita beaucoup d'un si joli cadeau. Moi, je songeai à l'endroit de ta lettre où tu me marques que, depuis tes onze ans accomplis, tu as renoncé aux joujoux.... Hélas! ma bonne amie, aurai-je un jour le courage de t'imiter? C'est un grand sacrifice que tu as fait là, surtout celui de cette merveilleuse poupée! Heureusement, j'ai encore près de deux ans devant moi; nous verrons dans ce temps-là.

Mr. Jules, que papa et Mr. Dubourg aiment tant, s'est chargé, m'a-t-on dit ce matin, de te donner, ainsi qu'à ton frère et à moi, des leçons par écrit sur la manière de nous former au style épistolaire..... Mon Dieu! s'il faut lui écrire aussi, comme dit grand-papa,

que je serai embarrassée ! Mais je te consulterai, chère cousine; je verrai comme tu feras, et cela me guidera. Il est vrai qu'il est bien instruit et bien aimable, ce Mr. Jules; et puisque nos parens l'approuvent, c'est sans doute que la chose est bien.

Bonjour, Amélie. Aime toujours ta Désirée : dis à Léon que je l'aime aussi. Je le verrai dimanche chez maman à dîner. Ah ! si tu y étais !.....

LETTRE V.

Mr. Dubourg à Jules.

Le 27 mai 18..

J'ai lu, mon cher ami, avec beaucoup d'attention et de plaisir votre lettre à mon étourdi de Léon. Au lieu

de la serrer soigneusement, et de me l'apporter ensuite avec discrétion, pour la lire ensemble seuls, ainsi que cela était convenu entre nous, il l'a laissée toute ouverte sur son pupitre dans la chambre d'étude. Mlle. *Baumer*, qui est la curiosité même, n'a pas manqué, en allant ranger à son ordinaire, dans la chambre, de la trouver et de la lire d'un bout à l'autre.

Or, vous saurez que Mlle. *Baumer*, qui se pique de bel-esprit en littérature, est une admiratrice passionnée des jolis vers qui se trouvent dans les *Lettres sur la Mythologie*, et que c'est sa lecture favorite; elle admire, de toutes les facultés de son âme, le jargon langoureux qui orne les chapitres d'*Apollon*, de *Vénus*, de *Flore*, etc.

Je la surpris, sans le vouloir, votre lettre à la main, pesant vos expressions à l'endroit où vous parlez de cet ouvrage, et se courrouçant contre vous du

jugement que vous en osez porter. Mon apparition subite lui fit peur, sans doute, car elle partit comme un trait, rougissant d'avoir été surprise lisant indiscrètement une lettre qui n'était pas pour elle.

Le soir, l'ayant trouvée seule un moment au jardin, elle vint d'elle-même me faire une sorte d'excuse; je coupai court là-dessus en riant, et elle dut voir que je n'étais point fâché. Cela l'enhardit apparemment, car elle me demanda comment il se pouvait que le jeune Mr. Jules, dont tout le monde vante les connaissances et l'esprit, n'aimât pas les *Lettres sur la Mythologie?* — Il serait trop long et trop difficile, ma chère *Baumer*, lui ai-je dit, de vous faire comprendre le pourquoi; et ce serait troubler peut-être mal à propos le plaisir que vous prenez à les lire, à les apprendre par cœur. Vous aimez aussi les Romans, à ce que je

sais; vous en faites votre nourriture habituelle : eh bien, soit; je n'ai aucun droit de gêner vos goûts tant qu'ils n'ont rien que d'innocent; mais *j'exige* que vous ne les fassiez point partager à Léon ni à Amélie, et *je vous préviens* que j'estime particulièrement mon jeune ami Jules, à qui je voudrais que mes petits-enfans ressemblassent. A ces mots, et sur un geste expressif que je lui fis de la main, elle se retira en me saluant silencieusement.

J'approuve, mon cher, le plan que vous paraissez vouloir adopter pour la petite correspondance en question. J'ai trouvé, je vous l'avoue, votre Exposé préliminaire un peu *élevé*, un peu *savant* peut-être pour Léon et Désirée; mais Amélie, à qui j'ai fait parvenir votre lettre, est fort en état de vous comprendre, et son secours nous sera, sous ce rapport, fort utile vis-à-vis des deux autres, qui sont plus jeunes qu'elle.

Continuez donc, mon ami, et comptez sur le vif intérêt que j'y prends. — J'apprends avec joie vos grands progrès dans les mathématiques; ne craignez pas de venir puiser, dans ma bibliothèque, tous les livres dont vous pouvez avoir besoin.



LETTRE VI.

Mr. Alexis à Madame Dubourg.

28 mai 18..

MADAME ET CHÈRE BELLE-MÈRE,

Nous avons été extrêmement touchés, ma femme et moi, du beau cadeau que vous avez permis à votre chère Amélie de faire à Désirée. Jamais jeune fille, peut-être, ne s'est départie d'une

pareille poupée en faveur d'une autre! La petite en est folle, et la maman n'est guère plus raisonnable. Jugez si nous vous remercions, et combien il nous tarde d'embrasser la charmante fille qui s'est ainsi privée d'un objet de cette importance.

J'ai eu la fantaisie, ce matin, en passant dans la rue Saint-Denis, de monter dans un des beaux magasins de la cour Batave, et de m'informer du prix d'une poupée qui m'a paru de la grandeur et de la mise de la vôtre; j'ai été effrayé de ce que l'on m'a demandé. C'est, sur ma parole, un très-riche cadeau. Je donnerais tout au monde pour savoir ce qui pourrait faire plaisir à l'aimable Amélie, et je vois bien que Désirée s'en inquiète.

Nous vous prions, ma femme et moi, de permettre que, jeudi prochain, nous allions chercher la chère enfant au Bourg-la-Reine pour passer la journée

chez nous. Nous la reconduirons le soir. Bien entendu que Léon sera de la partie, et que vous nous l'amènerez. Ce petit délassement ne pourra pas nuire à votre santé qui commence à se remettre. Engagez, s'il vous plaît, le bon papa à venir de bonne heure avec le jeune Mr. Jules. Ne connaissant point assez l'oncle et tuteur de ce jeune homme, je prie le bon papa de prendre cela sur lui.

Agréez, chère maman, mes respectueuses tendresses.

LETTRE VII.

Jules à Léon.

Le 31 mai 18...

Je ne sais, mon cher ami, quel effet aura produit, sur vous tous, ma lettre du

15. J'ai su que Mr. Dubourg l'a envoyée à ta sœur, et celle-ci à Mlle. Désirée ; sans doute elle t'est revenue depuis. Dans la supposition qu'on en est satisfait, je vais continuer, et vous tracer le mieux possible les principes à suivre pour se former au style épistolaire. N'oubliez pas que je ne fais que vous répéter les leçons de mes maîtres. C'est l'office de ma mémoire.

Quand on écrit à quelqu'un, c'est ou pour lui communiquer quelque chose de soi-même, ou pour répondre à une lettre reçue. Dans le dernier cas, la méthode la plus générale et la plus sûre est d'avoir sous ses yeux ladite lettre, et de répondre, points par points, à ce qu'elle contient, sans les mêler ni les confondre, et sans passer à un second article avant d'avoir épuisé tout ce qu'exige le premier. En suivant cet ordre exactement, on ne court point le risque d'oublier quelque point essen-

tiel, ni d'être obscur pour la personne qui vous lit, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent, quand on ne s'en rapporte qu'à sa mémoire, sans avoir devant soi la pièce à laquelle on doit répondre. Ce défaut est un des plus communs, et c'est celui que l'on doit éviter le plus soigneusement.

Quant au premier cas, c'est-à-dire celui où l'on prend la plume pour écrire de soi-même, il faut considérer si c'est une lettre d'affaire ou de compliment, ou de simple amitié, ou de bienséance, ou de devoir, ou de pur amusement. Il y a des nuances à observer pour ces différens genres de lettres, sur lesquelles j'entrerai plus tard dans quelques détails utiles.

Il convient de savoir d'abord si la personne à qui l'on écrit est supérieure à nous par l'âge, la condition, le rang, ou si elle nous est inférieure, ou enfin si elle est notre égale. Cette

considération préliminaire est du plus grand poids. Vous concevez, mon cher Léon (votre sœur déjà si instruite, et votre spirituelle cousine comprendront de même), à quel point il est nécessaire de bien s'observer à cet égard, pour ne point commettre de gaucheries, ni risquer de paraître ridicule en manquant aux usages reçus. On n'écrit point à une personne en dignité, ou à un parent digne de respect, ou à un supérieur quelconque, de la même manière qu'à un ami. Si une franche et noble liberté de pensée doit régner également envers tous, les expressions, les formes, ne peuvent être les mêmes; et c'est à bien distinguer cela que consiste le talent de celui qui écrit. C'est ici son jugement et sa bonne éducation qui doivent le guider, ainsi que la connaissance raisonnée des convenances de la société.

Il faut considérer encore la différence des sexes, et les égards particuliers dus

à l'un et à l'autre. Deux amies de cœur, deux jeunes personnes bien nées, s'écrivent mutuellement; elles se font part de leurs remarques sur les choses de ce monde; elles se peignent leurs diverses affections : alors leur aimable correspondance coule naïvement et sans gêne. Mais que l'une ou l'autre ait à écrire à une tante, à une maîtresse, à une parente, ce n'est plus le même style, les mêmes tournures qu'il faut employer; et souvent, faute de s'y être exercée, la plus spirituelle, la plus en état d'écrire des deux demoiselles que nous supposons, se trouvera fort en peine, et ne sera que trop convaincue de son insuffisance. Combien plus encore si, par devoir, elle est forcée d'écrire à un homme élevé, à un protecteur, et même à un simple particulier!

Ces diverses considérations, mon cher Léon, ne regardent encore que les *personnes*, il en est d'aussi impor-

tantes, d'aussi essentielles pour les diverses *matières* qui peuvent être le sujet des lettres qu'on écrit...... Mais c'en est assez pour aujourd'hui ; ce serait fatiguer votre imagination et celle des deux chères cousines...... Remettons la suite à une autre fois.

Je ne peux m'empêcher de sourire moi-même de la présomption avec laquelle j'ose vous donner des préceptes de style, et surtout qui doivent être communs à votre sœur. Si j'en juge par quelques missives que j'ai vues d'elle à sa grand-maman, à Désirée et à toi-même, j'augure que son tact si heureux, son instruction déjà si formée, lui en apprendront plus que mes leçons. La nature a tout fait pour elle ; les bons modèles lui suffiront. Quant à la petite cousine, je ne connais point d'esprit plus fin, plus délié ; elle nous devancera tous, à coup sûr. Il faudra plutôt l'arrêter que la pousser ; elle

excellera sans doute dans tout ce qu'elle fera. Heureux celui en faveur de qui son joli talent d'écrire voudra s'exercer; mais malheur à celui qui se mettrait dans le cas d'irriter ses dispositions à l'épigramme !—Adieu mon cher Léon.

LETTRE VIII.

Fanfan à Léon.

3 juin 18...

J'ai été bien étonné, Mr. Léon, qu'au bal d'enfans, de lundi, chez mon parrain, où l'on vous avait invité avec votre sœur et votre cousine, vous ayez dédaigné de faire danser la jeune Nélahé ma parente, quoique je vous eusse prié de l'aller prendre. Vous avez tou-

jours préféré, à ce que j'ai vu, votre cousine Désirée.

J'avoue que celle-ci était bien mieux mise, et qu'elle a surtout une tournure dont il est difficile d'approcher; mais ce n'est pas une raison pour n'avoir pas fait plus d'attention à la mortification qu'a éprouvée Mlle. Nélahé, qui s'était réservée pour vous, à la quatrième contredanse, sur la parole que je lui avais donnée que vous viendriez la demander.

Je n'en ai pas agi de même avec mademoiselle votre sœur Amélie; et quoiqu'elle ait toujours dansé ensuite avec Mr. Jules, je me suis empressé de la choisir avant l'arrivée de ce dernier. Je me suis bien aperçu aussi de l'air ricaneur de Mlle. Désirée. Je vous préviens que j'en ai instruit mon papa, et que vous ne serez plus invité chez nous, ni chez mon parrain, si vous ne vous empressez pas de me répondre

d'une manière satisfaisante sur tout cela. Maman m'a dit, à la vérité, que probablement je me trompais, surtout quant à l'air que j'ai supposé à votre jolie cousine, que tout le monde aime, ainsi que sur vous, que chacun dit être si bon enfant. Si cela est, il ne vous sera pas difficile de vous justifier, et je veux bien vous avouer que j'en serai charmé, car j'avais bien du plaisir à vous aimer ainsi que Mlle. Amélie.— Je vous salue.

LETTRE IX.

Réponse de Léon.

4 juin 18...

Je n'ai jamais été plus surpris, mon cher ami, qu'à la lecture de votre

lettre. Comment pouvez-vous croire que j'aie eu l'intention de mortifier Mlle. Nélahé? Quand vous êtes venu me demander de la prendre pour danser, je n'ai pas cru que cela fût absolument sérieux; et vous devriez vous rappeler ma réponse, faite en courant, il est vrai, parce qu'on m'appelait, mais pourtant que vous avez dû entendre, savoir, que j'étais engagé avec ma cousine Désirée.

J'ai peut-être tort d'affecter de ne vouloir danser, pour ainsi dire, qu'avec elle; mais que voulez-vous? c'est malgré moi que je me sens entraîné à la demander constamment.

Quant à l'air que vous lui avez supposé, vous avez été là dans une grande erreur. Hélas! apprenez que c'est à mes dépens qu'elle ricanait, et elle ne me l'a pas laissé ignorer. Nous avions appris, la veille, un pas charmant, que j'avais encore répété toute la mati-

née, et j'avais assuré que je le savais mieux qu'elle ; mais point du tout, je l'ai manqué presque toujours, tandis qu'elle l'exécutait avec perfection, ainsi que tout le monde l'a remarqué. Elle en a ri comme une folle, et s'est bien moquée de moi. Ainsi, vous vous êtes trompé tout-à-fait sur ce point.

Je serais bien désolé que vous pussiez conserver le moindre doute sur ce que je vous affirme ici. Justifiez-moi, je vous prie, auprès de Mlle. Nélahé, qui est bien trop aimable pour qu'on ait l'idée de la mortifier. A la première occasion je réparerai mon tort involontaire, si elle veut bien m'en accorder la faveur.

Je présente mes respects à Mr. votre papa et à madame votre mère.

Votre bon ami, LÉON.

LETTRE X.

Amélie à Désirée.

6 juin 18...

Eh bien! ma bonne petite cousine, tu es donc contente de la silencieuse demoiselle que je t'ai envoyée? On m'assure que tu ne veux pas qu'elle couche ailleurs que dans ta chambre, et qu'aux repas elle est toujours à côté de toi. Tu as bien raison de détester les bavardes, et tu es bien tombée avec cette compagne; mais aussi elle se taît par trop, et tu en seras bientôt ennuyée. — Venons à autre chose.

J'ai reçu hier un mot de grand-papa, qui m'a envoyé la seconde lettre de Mr. Jules. Je l'ai lue avec la plus grande attention, et je te la fais passer de suite,

en te priant de la relire plusieurs fois, afin de t'en bien pénétrer. Quelque sérieux que soit son style, ainsi que la manière dont il traite le sujet, je peux t'assurer que je l'entends à merveille, et que je comprends tout ce qu'il dit. J'ai trop bonne opinion de toi, chère Désirée, pour douter que, si tu veux y prêter réflexion, tu ne sentes, aussi bien que Léon et moi, la justesse et l'utilité de ses remarques.

Il me semble, malgré notre jeunesse, que nous avons assez l'habitude de la lecture pour profiter des leçons de Mr. Jules. Je me rappelle que, l'an passé, tu lisais avec moi le *Magasin des Enfans*, et que rien ne nous échappait.

Pour commencer à mettre ses préceptes en pratique, j'ai résolu de lui écrire dès demain; je prendrai pour sujet l'*Histoire ancienne*, que nous étudions en ce moment dans ma pen-

sion. Comme on s'attend que tu voudras bien lui écrire aussi, je te conseille d'entamer une correspondance sur la *Géographie*. Cette matière est abondante, et ne peut pas t'embarrasser beaucoup, puisque tu as fait dans cette science des progrès que l'on vante partout.

Cela n'empêchera pas, j'espère, ma bonne petite cousine, que tu ne continues à me faire part de tout ce qui t'arrivera et de tout ce que tu penses, comme tu peux être sûre, de mon côté, que je ne te laisserai pas manquer de mes lettres d'amitié.

Adieu, chère Désirée.

P. S. Je t'envoie un petit voile brodé, que tu ajusteras sur le chapeau de la poupée : c'est l'ouvrage d'une petite pensionnaire qui m'en a fait cadeau.

LETTRE XI.

Nélahé à Désirée.

Le 7 juin 18...

Je suis bien enchantée, ma chère bonne amie, de t'avoir rencontrée hier au spectacle des Acrobates, et surtout de ce que nos mamans se sont trouvées placées l'une à côté de l'autre. Nous avons pu causer tout à notre aise. Je t'en voulais un peu du jour du bal chez le parrain de mon cousin Fanfan ; mais je suis bien sûre aujourd'hui que j'avais tort de m'être piquée contre toi, ainsi que contre ce pauvre Léon.

Dis-moi donc comment il se fait que ce jeune homme-là est aimé de tout le monde, et que partout c'est à qui l'aura? C'est surtout dans nos petits bals que cela se voit. Il ne danse pour-

tant pas mieux que d'autres, à ce que je crois; mais c'est sa gaîté, sa vivacité et son humeur toujours riante, toujours d'accord, qui font que toutes nos jeunes demoiselles le recherchent.

Il plaît également aux grandes personnes; car j'ai entendu madame ta mère qui en parlait avec beaucoup d'éloge à la mienne, et qui disait en outre qu'il serait un jour un grand parti. Je suis bien trompée, si cela ne te regardait pas. Quant à moi, je conviens que je l'aime beaucoup; mais ce n'est que pour toi qu'il a des yeux. J'en aurais presque pleuré l'autre jour, parce que je croyais qu'il me méprisait. J'ai vu dans sa lettre à mon cousin que je me trompais. J'en suis bien charmée. Du reste, il faut bien s'accoutumer à ses préférences pour toi. Tu es sa cousine chérie; c'est tout simple, et je ne t'en aime pas moins.

Adieu, ma bonne et chère Désirée.

LETTRE XII.

Amélie à Jules.

Le 8 juin 18...

Ce n'est pas sans un certain embarras, Mr. Jules, que je vous écris, par obéissance pour mon grand-papa qui me l'a ordonné, et qui ne vous fera passer mes lettres qu'après les avoir lues. Vous êtes si instruit, que j'ai peur de vous paraître bien ignorante. Je ne peux vous cacher cependant que j'éprouverai de l'agrément à ce genre d'instruction, si je peux vaincre ma timidité en me déterminant à vous écrire couramment et sans gêne, comme je le fais avec mon frère Léon et ma cousine Désirée.

J'ai lu deux fois, et avec grande atten-

tion, vos deux lettres sur le style épistolaire. Je crois avoir senti combien ce que vous dites est juste, et je conçois que cela ne peut guère être autrement, puisque ce n'est que la *répétition*, dites-vous, des leçons que vous avez reçues vous-même de vos maîtres. Je tâcherai d'en profiter; et, pour y parvenir mieux, j'ai résolu d'en extraire les choses principales, sur un petit cahier que j'ai acheté exprès, et qui est déjà commencé.

J'engagerai ma petite cousine à en faire autant de son côté. Quelque jour, ensemble, nous comparerons le travail et les remarques de chacune de nous. Je crois que c'est un bon moyen de se pénétrer des choses que l'on veut apprendre.

Je ne sais, Mr. Jules, si je dois vous remercier de la grande prévention que vous montrez en ma faveur, et des louanges que vous me donnez toujours

quand vous en trouvez l'occasion. Maman Dubourg m'a dit, bien des fois, qu'il ne faut jamais écouter cela, et que ce ne sont que des politesses d'usage. Si vous ne pensez pas ce que vous dites, c'est bien mal de l'écrire; et si vous le pensez, il vaudrait peut-être mieux ne pas le dire, quoique ce soit agréable à entendre.

Mon oncle Alexis vient de me faire un cadeau, dont je fais grand cas, en retour d'une belle poupée dont j'ai fait présent à Désirée. C'est un exemplaire, joliment relié, des lettres de Madame de *Sévigné*. J'en avais plus d'une fois entendu parler, il me tardait de les connaître. D'après l'éloge que vous en faites, je ne veux pas laisser passer un jour sans en lire quelques pages.

Nous étudions en ce moment, à ma pension, l'*Histoire romaine*. Elle me servira de texte et de matière pour notre petite correspondance. L'étude

de cette histoire m'amuse singulièrement, quoique, dans ses commencemens surtout, elle offre des faits qui me paraissent tout-à-fait incroyables, et même ridicules; mais peut-être est-ce mon jugement qui est en défaut, car ces temps-là n'étaient pas les nôtres. Mon grand-papa me laisse la liberté de lui dire franchement ce que je pense sur tous les objets de mes lectures, et il me corrige quand je me trompe ; je ne risque donc rien d'en faire de même avec vous, puisqu'il lira tout lui-même le premier.

Par exemple, cet Augure, ou Prêtre de Rome, qui coupe un gros caillou en quatre, avec un rasoir, sans que rien de bien important nécessite un pareil miracle, me paraît une charlatanerie, comme on en voit sur les boulevards. Mon grand-papa, à qui j'ai dit cela l'autre jour, s'est mis à sourire sans me rien répondre; mais ma maîtresse

m'a dit que c'était le Démon qui opérait ces prestiges.

Je me suis tue avec respect; mais en moi-même je me suis dit : à quoi bon ce prestige, puisque le Démon même n'en peut pas faire sans la permission expresse de Dieu? J'aime mieux croire que cet Augure était un homme comme M. *Comte*, qui en fait tous les jours sur son théâtre d'aussi surprenans, sans miracle.

La première fois que nous nous trouverons chez mon grand-papa, je vous ferai voir mes cahiers. Vous voudrez bien aussi me faire observer mes fautes d'orthographe. J'apprends un duo de piano et de flûte, de *Nadermann*; nous l'exécuterons ensemble.

Adieu, Mr. Jules.

LETTRE XIII.

Désirée à Amélie.

Le 9 juin 18...

Il vient de m'arriver un grand malheur, ma chère amie, ou plutôt je viens de commettre une grande faute, et j'en suis honteuse. Après que tu as été partie, jeudi, pour retourner au Bourg-la-Reine avec mon papa qui t'a reconduite, nous sommes restés Léon, Nélahé et Mr. Jules, à continuer à jouer au *Nain jaune;* mais, au bout d'un quart-d'heure, Mr. Jules voyant grand-maman qui se levait pour s'en aller, parce qu'elle aime à rentrer de bonne heure, a dit qu'il devait s'en retourner avec elle, quoiqu'elle l'assurât qu'il pouvait rester encore une heure ou deux avec nous. Ce n'est pas la pre-

mière fois que je remarque qu'il est toujours pressé de partir quand tu n'y es plus; et comme c'est lui qui a le plus de talent et de complaisance pour inventer et diriger nos petits jeux, cela me fâche beaucoup de le voir nous quitter si vite. Mais Mr. Jules n'en fait jamais d'autres.

Ne sachant trop que faire après son départ, nous avons imaginé de mettre ma belle poupée en quatrième avec nous, et de faire comme si elle nous entendait; c'était Nélahé qui la posait et qui faisait agir les ressorts des bras, des jambes et de la tête, en répondant aux questions burlesques que nous lui adressions. Tu n'as pas d'idée comme nous avons ri, et comme c'était plaisant; c'est au point que la compagnie, qui venait de finir un *boston*, s'est levée, et est venue nous entourer, en riant aux larmes.

J'ai pris la poupée à mon tour, e

pendant que Léon et Nélahé lui tenaient des propos tout-à-fait comiques, je lui faisais faire des gestes si bizarres et si discordans avec les réponses, qu'il n'y avait pas moyen d'y tenir sans éclater de rire. Nous avons achevé comme cela la soirée, qui a duré bien plus long-temps qu'à l'ordinaire.

Au moment de partir, Mlle. Nélahé, qui n'a jamais eu tant de plaisir, dit-elle, m'a demandé de lui prêter ma poupée pour le lendemain, parce que ses cousines de Saintonge devaient venir dîner chez sa maman. Cette demande m'a déplu, à tort peut-être; mais j'ai dit tout de suite que je ne prêtais pas ma poupée; et Léon m'a dit tout bas, sans pouvoir être entendu, que je faisais bien de ne pas la donner.

Nélahé, mortifiée, a insisté; j'ai persisté dans mon refus, et elle a dit alors assez haut : « Ah ! Mlle. Désirée, c'est bien mal à vous; je ne voudrais pas en

agir ainsi, moi, vis-à-vis d'une amie. Je n'aurais pas gâté votre poupée. » Maman, que ce propos a frappée, est venue pour savoir ce dont il s'agissait. Nélahé a répété sa demande, et maman attendait une réponse en me regardant. J'ai continué à dire non, protestant que ma poupée ne me quittait pas.

La maman de Nélahé, piquée, à ce que je crois, a dit à sa fille qu'elle était une indiscrète, et qu'il ne fallait jamais rien demander sans être sûre d'obtenir.

Maman m'a ordonné tout de suite d'aller prendre la poupée, et de la remettre au domestique qui était venu chercher ces dames. J'ai obéi sans mot dire, mais en boudant et la larme à l'œil. — « Non, non, a dit la maman de Nélahé, ma fille n'en veut plus, et ne la recevra pas. » Maman les a priées de l'emporter, mais elles ont refusé et sont parties. Mon papa est rentré en

ce moment du Bourg-la-Reine. On lui a raconté mon refus.

« J'en suis fâché pour Désirée, a-t-il dit, je ne l'en aurais pas crue capable. On doit toujours être obligeante, quand cela serait même à ses propres dépens. Puisqu'elle a manqué si grossièrement à ce précepte de bonne éducation, je la condamne à être privée pendant quinze jours de ce joujou et de tout autre. Je veux, de plus, qu'elle écrive demain matin une lettre d'excuse à Mlle. Nélahé, et qu'elle la prie instamment de permettre qu'elle lui envoie la poupée, n'osant pas le faire sans avoir obtenu son agrément et le pardon de son impolitesse. Si Nélahé pardonne et accepte, nous pourrons diminuer le temps de la privation. Allez vous coucher, mademoiselle, et réfléchissez à ce que vous allez faire. »

J'obéirai, papa, ai-je dit en sanglotant, et je suis partie après l'avoir em-

brassé, ainsi que maman. Léon était là dans un coin qui ne soufflait pas. Il attendait la voiture de grand-papa qui tardait à arriver. Je lui ai dit *bon soir Léon ;* il avait les yeux tout rouges, et n'a pas eu, je crois, la force de me répondre.

Le lendemain matin, qui était avant-hier, j'ai envoyé de bonne heure, par Louise, la lettre suivante à Nélahé :

« Voudras-tu me pardonner, ma » bonne amie, je sens tout le tort que » j'ai eu; mais sois plus généreuse que » moi; oublie cette impolitesse que je » me reproche vivement, et fais-moi » l'amitié d'accepter ma poupée pour » aujourd'hui, demain, et tout le temps » que tu voudras. Accordes-moi la per- » mission de te l'envoyer, et de me » prouver par-là que tu n'es plus fâchée » contre moi. Je t'en conserverai la plus » grande reconnaissance. »

En moins d'une demi-heure Louise

est revenue, accompagnée du domestique de ces dames; il m'apportait la réponse qui suit :

«Non, ma chère Désirée, non, je ne suis plus fâchée, et j'accepte avec bien du plaisir l'envoi de ta poupée, que Picard te reportera demain matin. Maman, à qui j'ai montré ton billet, m'a dit qu'elle voulait aller t'embrasser le plutôt possible, puisque tu savais réparer si bien un tort, peut-être involontaire. Bonjour, ma chère amie; combien vont être surprises et enchantées mes cousines de province, qui n'ont encore rien vu de pareil!»

J'ai porté de suite cette réponse à papa, qui m'a dit : Fort bien, ma fille; donnez la poupée à Picard. J'abrège de huit jours la privation imposée. — Et moi, a dit maman, un peu tremblante et agitée, je la relève du reste du temps, si tu y consens, mon ami. — Doucement, ma chère femme, a-t-il repris;

je ne dis pas non, mais je ne veux prononcer qu'après-demain. — Je leur ai sauté au cou à tous les deux, et suis allée me mettre au piano dans le salon. »

Après avoir joué mon *pot-pourri* que tu connais, et l'ouverture de *Démophon*, je me suis levée pour aller t'écrire; mais, combien j'ai été surprise! je me croyais seule; papa était entré tout doucement, et s'était assis dans un coin pour ne pas être trahi par la glace qui est en face du piano. Il est venu à moi comme je courais à lui, et, m'embrassant quatre à cinq fois, il m'a dit : « Sois bonne fille, ma petite Désirée, et tu rendras heureux ton père. » J'étais si touchée, que je n'ai pas su lui dire un seul mot; je lui ai bien mouillé les joues en l'embrassant de toutes mes forces, et puis je me suis sauvée.

Tu peux montrer cette lettre à Léon ;

tu me feras même plaisir de la lui envoyer dès aujourd'hui ; car ce bon petit cousin me paraissait bien en peine ; il se croit aussi coupable que moi. Ma lettre est trop longue pour te parler ici de Mr. Jules ; mais je prépare pour l'un de ces jours une lettre sur la géographie, que je lui enverrai. Adieu, Amélie ; ma poupée est revenue, et papa me l'a rendue. Gronderas-tu ton amie Désirée ?

LETTRE XIV.

Jules à Léon.

Le 10 juin 18..

Je vais continuer, mon cher ami, les objets traités dans ma lettre du 31 dernier.

Je vous ai dit que les lettres doivent changer de style et de ton, non-seulement d'après les personnes à qui l'on écrit, mais encore d'après les matières dont on s'y occupe. Cette variété doit se régler notamment sur les convenances, et se modifier suivant les usages reçus.

S'agit-il d'une lettre de *compliment* ou de *félicitation* sur un heureux événement arrivé à la personne à qui l'on écrit ? si l'on n'est pas lié d'intimité avec cette personne, le style doit être d'une gravité décente; ni trop longue, ni trop courte ; d'une tournure noble, élevée, et pleine d'un sentiment, délicatement exprimé, sur la part que l'on prend à l'événement indiqué. Cette tâche est regardée généralement comme embarrassante et difficile; et je conviens qu'il n'est pas aisé d'y réussir sans enflure et sans lieux communs; mais il faut consulter son cœur, sa liaison avec

celui ou celle à qui l'on se croit tenu d'écrire. Si vous ne sentez rien; si, au fond, la chose vous est indifférente, alors n'écrivez pas; ou si quelque devoir vous le prescrit, faites-le en quatre ou cinq lignes. Il y a des modèles de pareilles lettres dans tous les livres composés pour cela.

S'agit-il d'une lettre de pur *amusement* ou de correspondance *amicale*, sans objet déterminé? alors que votre style soit léger, agréable, varié. Passez rapidement, et par des transitions gracieuses, d'un objet à l'autre. Que tout y annonce un aimable intérêt pour tout ce qui peut plaire ou flatter le goût de l'ami à qui vous écrivez; qu'il aperçoive tout le plaisir que vous auriez à faire ce qui pourrait lui être agréable. Racontez avec gaîté, avec une liberté décente, les anecdotes que vous présumez pouvoir l'amuser.. Que vos offres de service, sans être outrées, lui semblent

toujours partir du cœur. De telles lettres peuvent sans inconvénient être plus longues que celles de toute autre espèce. Le grand point est de n'y point être ennuyeux, ni mauvais plaisant, ni fade conteur. C'est ici surtout que la missive ne doit paraître qu'une conversation écrite. C'est dans ce genre, notamment, que Mme. de Sévigné excellait : on ne peut trop en faire sa lecture.

Êtes-vous dans la nécessité d'écrire des lettres d'affaires ? c'est toute autre chose. Soyez serré, concis, exact ; n'omettez rien, mais repoussez les inutilités, les détails oiseux, et principalement l'obscurité, les propositions diffuses ou à double sens. Ces sortes de lettres, en général, ne sont pas les plus difficiles, quoique les plus importantes pour leurs effets et leurs suites. Il ne s'agit que de bien se pénétrer de l'affaire que l'on doit traiter ; et c'est dans

ces occasions (surtout si ce qu'on écrit est une réponse) qu'il faut avoir sous les yeux la lettre reçue, afin de ne rien oublier d'essentiel.

Dans ces sortes de lettres, le rappel des dates est une chose de rigueur. Le style n'a nul besoin d'être fleuri; il suffit qu'il soit clair et complet sur l'affaire dont il s'agit. Il s'en faut de beaucoup néanmoins que tout le monde soit propre à écrire convenablement des lettres d'affaires. Il faut pour cela un esprit droit, juste et méthodique. Un petit-maître, une femme superficielle et légère, y réussiraient mal. Bien faire une lettre de commerce ou de jurisprudence est presque une grâce d'état. De telles lettres exigent de l'aptitude, de la réflexion, de l'usage et de la rectitude dans le jugement.

Tout le monde est appelé, plus ou moins, à traiter ses affaires domestiques: il convient donc que personne ne né-

gligé de s'exercer à cet égard ; c'est un moyen de se former. Il arrive mille occasions dans la vie, où l'on se trouve bien de s'y être habitué.

Bonjour, mon cher Léon ; la prochaine fois je vous mettrai sous les yeux d'autres détails. Veuillez bien tous y avoir d'autant plus de confiance que ce sont des copies de divers *extraits* que j'ai faits d'après les leçons d'un excellent maître particulier que j'ai eu chez mon tuteur.

J'ai lu la lettre de Mlle. Amélie. Certes, elle peut se rassurer sur la crainte de me paraître ignorante ; il y aurait une grande injustice à le penser. Sa délicatesse en toutes choses me charme ; mais je l'estime trop véritablement pour me permettre de la louer. Je ne peux m'empêcher d'approuver sa plaisante comparaison de l'augure romain avec le sorcier français, M. *Comte*. Adieu, cher Léon.

LETTRE XV.

Amélie à Désirée.

Le 11 juin 18...

Il ne serait pas généreux de te gronder, ma bonne petite cousine, lorsque toi-même tu t'accuses avec tant de candeur, et que tu sais réparer ainsi tes fautes. Ce serait même très-mal à moi d'appuyer sur le tort que tu peux avoir eu avec Mlle. Nélahé; car je crois bien sincèrement que, dans ton refus, se mêlait, sans que tu le saches, l'idée que la poupée te venait de ta chère Amélie, et qu'ainsi tu éprouvais de la répugnance à t'en séparer.

Du moins, c'est ce que j'éprouverais si quelque chose me venait de ta part. Je regarde comme tels les beaux vo-

lumes de Sévigné que ton papa m'a donnés; et je sens que j'en suis jalouse au point que je suis mal à mon aise quand quelque compagne de ma pension me demande seulement à les voir. C'est un sentiment un peu exagéré, mais il existe malgré moi.

Tiens, ma petite, voici une lettre de Mr. Jules, qui m'est parvenue ce matin. Je t'avoue que je la trouve bonne à méditer, et que j'en ai fait une petite analyse sur mon cahier. Je te conseille d'en faire de même..... On m'appelle; ma chère Désirée, il faut te quitter. Je t'embrasse.

AMÉLIE.

P. S. Ton papa, qui allait à Sceaux, est venu me voir, en passant, et m'a remis ta petite boîte de bonbons, dont je te remercie.

LETTRE XVI.

Mr. Dubourg à Mme. Alexis, sa belle-fille.

Le 12 juin 18...

Depuis deux jours, ma chère Julienne, que vous êtes à la campagne, je me trouve tout désorienté. L'habitude d'aller passer une heure ou deux avec vous, tous les matins, m'a fait paraître la journée d'hier, et celle d'aujourd'hui, d'une tristesse mortelle, parce que je ne vous ai point vue, ni ma petite Désirée non plus. Revenez bien vite, comme vous me l'avez dit : je ne me sens point le courage de vivre sans vous embrasser tous, et cela tous les jours de ma vie, qui d'après mon âge ne peut plus être bien longue. Je me porte pour-

tant assez bien, grâce au ciel : ainsi donc, à la garde de Dieu. Je me tiens prêt pour le grand voyage, sans le désirer ni le craindre, mais ne voulant l'entreprendre que le plus tard que je pourrai.

Il faut, ma chère belle-fille, pendant que je me sens en train d'écrire, que je m'explique, et que je me justifie tout-à-fait à vos yeux, sur la correspondance que j'ai voulu établir entre nos *quatre* charmans enfans ; je dis nos *quatre*, car vous n'ignorez pas que le jeune Mr. Jules, dont le digne père m'a fait promettre, en mourant, de ne point abandonner l'éducation ni les intérêts, m'est aussi cher que s'il était mon propre fils, et que je ne mets point de différence entre lui et les miens.

Vous n'ignorez pas, non plus, que je suis un peu systématique, comme on dit dans le monde ; et qu'en général je ne fais rien comme les autres.

Vous avez donc pu partager, sans que j'aie le droit de m'en fâcher, l'opinion commune qu'il y a *inconvenance*, dit-on, à permettre des écrits, des missives, entre de jeunes personnes de sexe différent, qui ne doivent point, d'après nos usages, avoir ensemble des communications si intimes et si familières.

Vous voyez que je ne cherche point à atténuer l'objection, ni le blâme; et que je me les présente à moi-même dans toute leur force. Voici ma réponse :

1°. Personne ne s'avise de trouver indécent, ni *inconvenant*, de laisser jouer et s'amuser ensemble des enfans de cet âge dans un salon, où ils peuvent se dire tout ce qui leur vient à l'esprit, et sans que l'on force les gouvernantes, ou les précepteurs, à être constamment à côté d'eux. Cette honnête liberté est même nécessaire, pour les habituer insensiblement à être un jour polis, mo-

destes, et vertueux par eux-mêmes. Or, je vous prie, en quoi une *conversation écrite*, et destinée à être lue en commun, surveillée d'ailleurs, et dirigée par un père intelligent et sage, peut-elle avoir plus de danger?

Si mon Amélie écrivait en secret, et d'elle-même, à un jeune homme (tout destiné qu'il est à devenir un jour son mari), certes, je ne le souffrirais pas; mais ici c'est différent. C'est moi qui suis le premier moteur de cette correspondance commune; c'est moi qui vois tout d'avance, qui dirige la tâche et les pensées de chacun de ces aimables élèves, sans qu'ils s'en doutent. Vous me supposerez assez de prudence pour les arrêter au moment où cela deviendrait nécessaire. Ils ont été élevés ensemble: notre plan, vous le savez, est que leur sort soit réuni, si rien n'y vient mettre obstacle; eh bien, accoutumons-les à parler haut et le cœur ouvert, les uns

devant les autres. Le mystère seul, et le secret, sont dangereux.

2°. On se trompe souvent sur la marche de l'éducation quand on veut céder à des préjugés futiles. La même conduite ne convient pas aux enfans de toutes les classes. L'instruction qu'il faut donner à une jeune fille destinée à passer ses jours dans la retraite d'un couvent, ne doit avoir ni les mêmes bases, ni les mêmes résultats que celle propre à former une jeune personne qui aura un rôle à remplir dans le monde, qui devra un jour être épouse et mère de famille.

Préparons donc et ménageons de loin ces différentes nuances. Votre chère Désirée, que nous élevons pour en faire, s'il est possible, la compagne de notre Léon, ce qui ne sera point difficile, moyennant les dispenses convenables, pourrait-elle lui donner le bonheur, et le trouver pour elle-même, avec l'édu-

cation routinière d'une recluse? Tous les esprits sont-ils formés sur le même moule? non sans doute; doivent-ils suivre la même carrière? encore moins. Je crois avoir bien conçu, bien observé ce qui convient à ceux-ci. Soyez certaine que je ne les mets qu'à des épreuves qu'ils peuvent soutenir sans risque; et que jamais fille qui écrit sous les yeux d'un père ne peut s'égarer.

Quant au bon ami Jules, qui sert si bien à mes vues, il met à profit les leçons de ses maîtres; il les renouvelle pour lui-même, en les répétant aux autres; le style de tous les quatre se forme sous les lois d'une sage liberté; leur esprit se meuble, s'enrichit en même temps que leurs cœurs s'attachent à ce qu'ils doivent aimer un jour; et mon espoir le plus cher, bonne Julienne, est que ces mêmes lettres, où des rigoristes outrés voudraient voir de l'*inconvenance*, seront dignes, plus tard, d'être

données en exemple à nos petites filles par leurs aimables mères.

Je termine ici, car ma main se lasse, et je n'y vois presque plus. Adieu; communiquez tout ceci à votre cher mari, et ne cessez jamais tous les deux de m'aimer comme je vous aime.

Mme. Dubourg, qui vient de lire ma longue épître, s'émerveille, dit-elle, de ma facilité à en écrire tant; elle pose ses lunettes, et vient m'embrasser dans la joie de son cœur. Cette bonne grand'-maman jouit de mes espérances; et ses entrailles tressaillent de plaisir et de tendresse, assure-t-elle, quand elle voit nos chers enfans se plaire à ses côtés, et l'associer pour ainsi dire à leurs jeux innocens.

Nous vous attendons tous pour mardi.

LETTRE XVII.

Léon à Désirée.

Le 14 juin 18...

J'AI lu, ma petite cousine, ta lettre sur la géographie ; je ne te croyais pas aussi avancée dans la connaissance de la sphère. Tu as distingué parfaitement tous les cercles ; tu as décrit en bref la destination de chacun ; et si personne ne t'a aidée, c'est un vrai miracle, à ce que dit grand-papa (1).

Notre ami Jules a remarqué trois fautes d'orthographe, bien essentielles

(1) On expliquera plus bas pourquoi cette lettre sur la sphère, et autres, ne sont pas rapportées dans ce recueil.

à éviter, a-t-il dit; notamment un pronom possessif au-lieu d'un démonstratif, c'est-à-dire le mot *ses*, au lieu de *ces*. Il t'expliquera cela lui-même à la première occasion.

Nous avons bien ri des observations d'Amélie sur certains traits de l'histoire romaine. Elle n'aime point du tout Romulus, à cause de l'*enlèvement* des Sabines. Elle dit tout net que cela n'est pas vrai; ou bien, que ces premiers Romains, qu'on vante tant, n'étaient donc au fond que des brigands. Jules a dit qu'elle pourrait bien avoir raison; et grand-papa s'est mis à rire, sans dire ni oui, ni non.

Je t'attends, ma bonne Désirée, à l'explication détaillée du *Zodiaque*, que tu nous promets. Je commence à croire que tu en sais plus que moi sur ce point, car j'ai peine à comprendre comment ce *zodiaque* est assez large pour contenir les *douze maisons du Soleil*. Ma

tête s'y embrouille; et je dis quelquefois que je l'entends, quand je n'entends rien du tout. Ma sœur nous a donné avant-hier ta longue lettre, relative à la scène de ta poupée avec Mlle. Nélahé. Je l'aurais bien battue, je crois, cette dernière, pour tout le désagrément qu'elle t'a causé; mais, au fait, il eût mieux valu la lui accorder tout de suite; et moi je suis impardonnable de t'avoir excitée à la refuser. Tu as bien raison; je n'osais pas remuer dans mon petit coin. Combien tu es bonne de n'avoir pas dit que je t'avais conseillée! J'ai été prêt à venir hautement prendre la faute sur moi; mais le courage m'a manqué, quand j'ai vu le ton sec de la maman de Nélahé : je me reproche pourtant de ne l'avoir pas fait.

Il est question, à ce que j'ai bien compris, de nous avoir tous, la semaine prochaine, à Neuilly, dans la nouvelle campagne de ton papa. On dit qu'il y

a un joli bateau pour conduire dans une île qui est vis-à-vis. Je ramenai avec bien du plaisir.

Adieu, ma bonne Désirée.



LETTRE XVIII.

Jules à Léon.

Le 15 juin 18...

Je reviens, mon cher ami, à l'examen des différentes sortes de lettres que l'on se trouve dans le cas d'écrire dans le cours de la vie. Nous avons parlé de celles de *félicitation*, de *compliment*, d'*amusement*, et enfin de celles d'*affaires*. Disons un mot maintenant de celles de pure *bienséance*;

nous viendrons ensuite à celles d'*amitié*, et nous terminerons par celles de *devoir*.

Les lettres de *bienséance* sont ordinairement très-courtes, froides, et presque toujours compassées. On s'y borne aux formules ordinaires de la politesse; il suffit que le style en soit correct, sans y chercher aucune prétention; car, si l'on vise à l'effet, on y devient guindé, sentencieux, et, suivant l'expression de l'ingénieuse mère de madame de Grignan, trop *collet-monté*. Les jeunes gens, en général, ont peu d'occasions d'écrire de telles lettres; mais comme elles ont quelque analogie avec celles de *devoir*, il est toujours bon de s'y exercer, afin de n'être point trop emprunté lorsque le cas l'exige. Rien ne peut remplacer la nature; l'art ne peut jamais parfaitement l'imiter. Travaillez donc d'après vous-même, et non d'après les autres.

Ces principes sont également applicables aux lettres dites d'*amitié*. Celles-ci admettent une plus grande latitude, et le cœur peut s'y déployer de mille manières différentes, sans être trop gêné ou trop circonscrit par l'expression. Deux amis, même de sexe différent, ont mille choses agréables et honnêtes à se communiquer, dans lesquelles la contrainte viendrait mal à propos se mettre en tiers. C'est ici que la plume doit couler naturellement, sans s'astreindre à aucun ordre trop régulier. La liberté de la conversation doit y régner, et ne recevoir d'autres bornes que celles de la décence sociale. On a de très-bons modèles en ce genre dans les lettres de Pline, de Cicéron, etc., et pour nos temps modernes dans celles de Madame de Sévigné, qu'on ne peut jamais trop rappeler. Plusieurs de celles adressées à Mr. ou à Mme. de Coulange, offrent de très-

bons exemples à suivre. Dans notre siècle si vanté, on ne ferait pas mieux, quoiqu'elles datent de plus de cent ans. Mais, pour savoir écrire des lettres véritables d'amitié, il faut avoir des *amis*, des *amis réels*, et l'on ne peut pas toujours donner ce nom à nos liaisons de société, dans lesquelles le cœur entre pour si peu. Il faut pourtant ne pas dédaigner d'écrire, même agréablement, pour celles-ci; elles sont très-souvent d'obligation dans ce monde.

Ceci nous amène naturellement à ce qu'on appelle les lettres de *devoir*, à l'exception que le style de ces dernières est d'une nature plus sérieuse, et exige plus de soin; elles peuvent se classer, sous le rapport littéraire, avec celles de *bienséance*.

Pour peu que l'on tienne aux égards naturels, soit envers des protecteurs, des parens, une famille, des gens puis-

sans, etc., il devient souvent nécessaire de leur écrire. Il convient donc, même à la faveur d'utiles fictions, de s'exercer aux différens modes de captiver la bienveillance, d'intéresser le cœur, d'émouvoir la sensibilité, de caresser même, s'il le faut, l'amour-propre de ceux qui peuvent avoir de l'influence sur notre sort; le tout sans fausseté néanmoins, ce qui serait un vice capital, mais par la nécessité où nous met quelquefois la nature de nos liaisons.

C'est ainsi qu'il arrive que nous sommes tenus d'écrire des lettres par *devoir*, auxquelles souvent le cœur se refuserait s'il était libre de s'y soustraire. Ne regrettons donc point quelques momens d'étude à la confection de telles lettres, afin de remplir cette tâche dans l'occasion.—C'est, de toutes les occupations épistolaires, la plus ingrate, la plus difficile, la plus en-

nuyeuse, mais il est méritoire de la vaincre.

Nous nous entretiendrons la prochaine fois, mon cher Léon, du *matériel* même des lettres, de leur forme extérieure, plus ou moins convenable, plus ou moins honnête, du pli, du cachet, de l'adresse, etc.; il ne faut rien laisser, rien négliger. Les détails, même les plus minutieux, ont leur prix. Nos jeunes compagnes ont grand besoin d'instructions et d'avis à cet égard. Mlle. Amélie, dont l'esprit, souvent préoccupé, s'inquiète peu des formes, plie mal à propos ses lettres en carré parfait, comme une figure de géométrie, et néglige les dates. Mademoiselle Désirée barbouille les adresses, met le cachet de travers, et fait faire mille grimaces à son papier; toi aussi, mon cher Léon, tu ne soignes pas assez tes lettres, et tu ne leur donnes pas toute la propreté nécessaire....

Mais en voilà trop peut-être pour aujourd'hui. Continue-moi ton attention, ta bonne amitié, et compte sur tous les sentimens de ton ami Jules.

~~~~~~~~~

LETTRE XIX.

Amélie à Jules.

18 juin 18...

J'ai recopié, Mr. Jules, ce qui manquait à la partition du piano, dans la pièce de *Nadermann;* je l'ai bien étudiée depuis deux jours, et je crois maintenant que je pourrai la jouer couramment la première fois que nous nous réunirons chez grand-papa. La partie pour la flûte me paraît bien chantante, bien agréable, et s'unit au mieux avec
~~~~~~~~~

mon instrument, surtout à l'endroit où l'on emploie la *célestine*. Il est vrai que vous jouez parfaitement, et que vous paraissez vous être bien pénétré de l'esprit du compositeur.

J'ai classé sur mon petit cahier l'analyse des différens genres de lettres dont vous nous donnez le détail dans vos deux dernières. Je vois bien qu'il n'est pas aussi facile qu'on le pense, de composer des lettres du genre de celles que vous nommez de *félicitation* et de *bienséance*. J'ai essayé d'en faire deux ou trois modèles, en l'air, pour voir comment je m'y prendrais : eh bien, je me suis trouvée si pauvre d'idées, et d'un esprit si stérile, que j'ai tout laissé là, après avoir barbouillé trois feuilles de papier. Ma sous-maîtresse, Mlle. Armand, qui s'est aperçue de mon mouvement d'impatience, est venue à moi pour savoir ce que je faisais : je lui ai montré mon griffonnage.

J'avais feint que j'écrivais à un de mes cousins, pour le féliciter d'une place de lieutenant que le roi venait de lui accorder par suite d'une belle action dans une bataille. Je me suis si fort embrouillée, dès les premières lignes, dans les grands mots de *juste récompense de son mérite; d'honneur que lui faisait sa conduite; d'encouragement qu'excitait une si belle faveur*, etc., etc., que je me suis tout-à-fait perdue dans mes grandes phrases, et que je n'ai plus su par où en sortir. Mlle. Armand, qui n'avait rien à faire de pressé pour le moment, s'est mise à côté de moi, et nous avons recommencé ensemble. J'ai reconnu bientôt que nous retombions toujours dans les mêmes redites, et que nous n'avancions guère. Elle s'est mise à en rire la première, en me disant : nous n'entendons rien aux fictions, mon enfant; si nous avions un

sujet réel, cela irait peut-être mieux; et puis elle m'a quittée.

Je ne me rebute pas si vite, moi; je veux m'y remettre; je vous montrerai mes essais : quitte à en bien rire ensemble, si je ne réussis pas mieux.

Ma cousine Désirée vous prépare une grande et savante description du *Zodiaque* et de ses attributions dans la sphère. C'est pour mon frère surtout. Elle veut l'étonner et le surprendre. Elle est piquée au jeu, parce qu'elle croit que Léon ne lui a dit que par ironie qu'elle était plus habile que lui en géographie.

J'ai déjà lu un volume entier des Lettres de Mme. de Sévigné, et je connais toute sa famille, comme si je les avais tous vus. On reconnaît facilement qu'elle écrivait sans beaucoup de travail : tout y est si simple et si naturel, qu'on s'imaginerait en faire de suite tout autant;

mais, moi, je n'en juge pas de même. Je crois qu'il faut avoir un *cœur* d'abord, où se trouvent tous ces sentimens-là, et ensuite une *tête* pour bien en arranger les expressions.

Vous savez qu'on a remis à quinze jours la partie de campagne, et la promenade sur l'eau, à Neuilly : Léon en est tout fâché ; il dit que quinze jours sont si longs ! Moi je trouve du plaisir, même dans l'attente ; et j'ai vu souvent qu'on en a quelquefois moins, le jour même : mais je ne crains pas cela pour la partie en question, puisque nous en serons tous.

Adieu, Mr. Jules.

P. S. Faites-moi l'amitié de remettre à mon frère la petite boîte de crayons que je lui envoie. Elle me vient de Désirée ; j'en ai gardé quelques-uns.

LEPTRE XX.

Léon à Désirée.

Le 20 juin 18...,
à six heures du matin.

Je recours à toi, ma chère petite cousine. Je compte sur ton amitié; je l'implore même, j'en ai besoin : tu ne refuseras point, j'en suis sûr, de plaider ma cause auprès de grand-papa et de grand'-maman, qui vont dîner chez vous aujourd'hui, et qui me laissent ici en pénitence pour une faute que j'ai bien eu tort de commettre J'en suis, je t'assure, bien fâché; mais je ne sais si je ne la recommettrais pas encore, tant je suis piqué contre Mlle. Baumer, qui en est la cause. Lis tranquillement, et seule, ce dont il s'agit;

puis je te dirai ce qu'il m'importe que tu fasses pour me tirer de ce mauvais pas.

Hier après-dîner je lisais dans mon petit cabinet, pour la seconde fois, ta lettre à notre ami Jules, sur la *sphère* et sur le *zodiaque*; en enrageant un peu, je te l'avoue, de trouver ton explication si claire et si simple, tandis que je n'avais jamais pu la comprendre dans mon Traité de Robert de Vaugondy. J'avais devant moi la sphère armillaire de grand-papa, qui avait bien voulu me la confier, et j'attendais Jules, qui avait promis de venir m'aider; lorsque tout-à-coup voilà Mlle. Baumer qui entre, avec son cahier d'anglais sous le bras, et qui bouleverse tous mes papiers, sur ma table, en me grondant de ce que je ne suis pas venu l'appeler pour ma leçon de langue anglaise..

Je lui ai dit, avec un peu d'humeur, que je n'avais pas fait attention à l'heure,

et que je ne croyais pas qu'il fût si tard. Elle a grommelé entre ses dents : *si tard, si tard!* Vous êtes toujours comme cela ; c'est bien désagréable ! Comment *toujours?* lui ai-je dit ; vous êtes bien injuste, et bien de mauvaise humeur! Laissez-moi néanmoins serrer ma lettre dans mon pupitre, et reporter la sphère à sa place.

Allons, allons, Monsieur, a-t-elle répliqué en poussant les papiers avec son bras, je n'ai pas de temps à perdre; vous le ferez après.

Le mouvement de son bras, et le mien contraire, pour l'empêcher de les pousser, ont fait sauter la plume qui était dans l'encrier; elle est tombée sur ta lettre, et l'a tachée en cinq ou six endroits.

L'impatience et la colère m'ont alors emporté; je l'ai appelée brutale, j'ai saisi l'écritoire, et l'ai jetée sur son cahier d'anglais. Il a rejailli quelques

gouttes d'encre sur sa robe de mérinos-pistache. Elle a jeté les hauts-cris; elle a même fait un mouvement comme pour me frapper; mais j'ai été plus prompt qu'elle, et j'ai fait mine de lui lancer mon Dictionnaire à la tête; puis je me suis enfui, la laissant là avec sa belle robe gâtée.

Au bruit, tout le monde est accouru. Ses cris, ses vêtemens tachés, son cahier en désordre, tout a déposé contre moi, et j'ai été condamné tout d'une voix. Pendant qu'elle était allée changer de robe, grand-papa m'a fait chercher; il a fallu venir. J'ai voulu entreprendre ma justification, en montrant ta lettre toute noircie par sa faute, et disant que je préférais ton épître à cent robes comme la sienne: on n'a rien voulu entendre; on m'a dit que ma violence était inexcusable, et l'on m'a condamné à trois jours d'arrêts provisoires dans ma chambre, puis au paiement de la robe,

s'il y a lieu, sur l'argent de mes semaines.

Il n'y avait pas à répliquer. Je me suis retiré. Jules est venu, mais on n'a pas voulu le laisser monter près de moi; il est sorti au bout d'un quart-d'heure. Je pestais de tout mon cœur; mais que faire? A l'heure du souper, on m'a apporté un plat d'œufs et du pain, en me disant de me coucher de suite.

Mais enfin c'est fait. Je me résignerais bien à passer trois jours en solitude et au paiement de la robe; mais comment renoncer au plaisir que nous nous promettions pour après-demain chez la maman de Nélahé?

Comme grand-papa t'aime beaucoup, ma bonne Désirée, j'ai imaginé de négocier par toi mon pardon près de lui. J'avais pensé à Jules, qu'il aime aussi beaucoup; mais c'est encore toi qui es préférée; et puis j'aime mieux t'avoir cette obligation qu'à tout autre. Quand

j'ai de la joie, ou quand j'ai du chagrin, c'est toujours toi que je mets en tiers avec moi-même sans te le dire : ainsi donc c'est toi qui voudras bien me servir en cette occasion ; et voici comment je te prie de t'y prendre.

Grand-papa va chez vous aujourd'hui de bonne heure, pour une affaire, à ce que j'ai entendu, qui concerne ta maman, et il doit y rester à dîner. Eh bien! petite cousine, vers l'instant du déjeûner, cherche à rôder tout doucement à l'entour de grand-papa, en le regardant avec tes yeux, tu sais bien, comme tu sais les faire. Puis, quand tu verras le bon moment, dis-lui qu'il t'écoute une minute et que tu as quelque chose à lui dire; il te prendra tout de suite entre ses genoux. Alors tu lui diras tout bas : « Grand-papa, le pauvre Léon est » en punition; il convient de son tort; » il vous demande pardon; il m'a en» voyé cette lettre (celle-ci même, que

»tu lui mettras dans la main); il vous »prie en grâce de la lire d'un bout à »l'autre, et de prononcer après sur son »sort.» En finissant, tu l'embrasseras quatre ou cinq fois, et puis tu t'enfuiras dans le jardin.

Je suis bien trompé, ma chère Désirée, si ce moyen-là ne termine pas de suite mon exil. Et qui est-ce qui pourrait te refuser? Ah! ce ne serait jamais moi, si j'en avais le pouvoir! Adieu, ma petite cousine, plains ton pauvre ami Léon.



LETTRE XXI.

Réponse de Désirée à Léon.

Le 20 juin 18..., 10 heures du matin.

VICTOIRE! mon bon petit cousin, victoire! J'ai reçu ta lettre en me levant;

grand-papa est arrivé à neuf heures; on s'est mis à déjeûner tout de suite. Je m'y suis pris comme tu me le marquais; j'ai câliné, rôdé, tout autour de lui; J'ai trouvé *le bon moment;* j'ai parlé comme tu me l'avais écrit, ni plus, ni moins; je lui ai glissé ta lettre dans la main; je l'ai embrassé dix fois au lieu de quatre, et puis je n'ai fait qu'un saut dans le jardin. Tout s'est fait justement comme tu l'avais prescrit, excepté qu'avant de me lâcher il m'a donné, lui, plus de dix baisers, que j'ai emportés toute contente, en m'enfuyant.

Je l'ai observé, épié, si tu veux, à travers le rideau, par la croisée; je l'ai vu qui s'essuyait les yeux en finissant de lire ta lettre. Un moment après, Louise est venue m'appeler de sa part; j'ai volé près de lui; il était seul dans le cabinet du salon : il m'a tendu les bras. «Désirée, m'a-t-il dit, je crois que »je peux pardonner à Léon; qu'en

» penses-tu? Le fait est qu'il n'y a rien
» eu de prémédité dans tout cela; il a
» été trop vif, trop violent; mais il avait
» été un peu provoqué. Puisqu'il recon-
» naît son tort, écris-lui que cela est
» fini, et qu'il dînera avec nous ici, au-
» jourd'hui; oui, avec toi, entends-tu,
» Désirée? C'est toi qui es sa bonne pe-
» tite médiatrice; eh bien! c'est toi que
» je charge de lui dire qu'il faut qu'il
» soit plus modéré, plus patient à l'ave-
» nir, surtout à l'égard des personnes de
» ton sexe. Rends-le bon, mon enfant;
» tu travailleras pour nous tous. Adieu,
» vas. Il faudra bien que nous donnions
» une robe à Mlle. Baumer; mais qu'à
» cela ne tienne; dis à Léon que je lui ai-
» derai pour cette dépense nécessaire? »

Là-dessus, mon cher cousin, je lui ai sauté au cou; et mon papa, qui est entré sur ces entrefaites, s'est mis à lire ta lettre que grand-papa lui a donnée pour le mettre au courant. Maman, qui

est arrivée aussi, l'a lue de même; de sorte que tout le monde ici sait ton affaire, et ne t'en veut pas du tout, à ce qu'il m'a paru. Je t'écris cela fort à la hâte, mais mot pour mot; charmée, comme tu le peux croire, d'avoir si bien réussi.

Adieu, petit cousin; arrive, arrive tantôt; nous nous amuserons bien: ma grande poupée est en train de faire des folies. Louise lui a appris un rôle de mélodrame : c'est à mourir de rire; maman s'en divertit on ne peut pas mieux.

A propos, moi qui ai l'oreille assez alerte, comme tu sais, j'ai entendu, mais sans l'avoir cherché, que Mlle. Baunier ne voit pas de bon œil la correspondance que grand-papa a établie entre nous et Mr. Jules; il paraît qu'elle a eu l'imprudence d'en jaser assez mal hors de la maison, et que cela a été su; on dit qu'elle a donné à nos lettres des interprétations fort ridicules. Je n'en-

tends ni ne comprends ce qu'on veut dire par ces interprétations-là, mais si je ne me trompe, Mlle. Baumer ne restera plus bien long-temps chez vous. Adieu, Léon, jusqu'à tantôt.



LETTRE XXII.

Jules à Amélie.

Le 23 juin 18...

Vous avez bien raison, mademoiselle ; c'est une fort belle et fort savante *description de la sphère* et de son utilité en géographie, que Mlle. Désirée nous a envoyée. Je l'ai copiée pour moi-même, ainsi que le dessin des dix *cercles* qu'elle a tracés avec tant d'intelligence et d'exactitude. Je vous conseille d'en faire au-

tant. Léon est fier d'y avoir très-bien réussi; il va faire encadrer son dessin; je ne doute pas que le vôtre ne soit encore plus propre et plus exact. (1)

J'ai promis, dans ma dernière du 15, de vous donner quelques avis sur la forme extérieure qu'il convient d'observer dans les lettres qu'on écrit. Voici ce que le bon usage prescrit à cet égard:

En général, lorsqu'on adresse une lettre aux personnes très-élevées, ou pour lesquelles on est tenu à un grand respect, on doit laisser beaucoup de blanc en tête, à la première page; ne point écrire jusqu'en bas; ne point couper les mots d'une ligne sur l'autre; mettre en vedettes les titres de la personne à qui l'on écrit, tant en commençant qu'en finissant; et terminer

---

(1) On renouvelle ici la même observation que celle qui se trouve à la dix-huitième lettre.

par les formules d'usage, soit de respect profond, soit de respect tout simple, ou de considération distinguée, ou de parfaite estime, etc., etc., suivant les rangs et qualités connues. Je vous tracerai un petit tableau à part de ces formules usuelles, lesquelles se trouvent détaillées, au surplus, dans les livres qui traitent de cette matière.

Les lettres écrites à de hauts personnages doivent l'être sur du papier un peu plus grand que l'ordinaire, pliées en quatre, et mises dans une enveloppe faite avec propreté, et cachetée en cire.

Une feuille ordinaire suffit pour les lettres entre amis, égaux, ou de condition à peu près pareille; mais, en les pliant, il faut observer de ne pas faire cinq ou six plis inutiles, qui gâtent le coup-d'œil. On doit avoir soin aussi d'en former un carré long, et non pas un carré à côtés égaux, ce qui manque

de grâces; et placer enfin le cachet bien au milieu, en l'appuyant comme il convient pour que son empreinte paraisse distinctement.

L'adresse doit être écrite très-lisiblement, en moins de lignes possible, mais bien nettes, sans ratures, ni chargées d'encre : le tout d'un aspect satisfaisant et propre.

Tout ce qui sort de vos mains, chère Amélie, a ordinairement un coup-d'œil agréable et soigné; cependant, souffrez que je vous avertisse qu'il n'en est pas toujours de même pour vos lettres. Vous les ployez sans avoir réfléchi auparavant sur la forme qu'elles prendront : elles ressemblent souvent à un *quadrilatère*, trop haut pour sa largeur, ce qui donne une mauvaise tournure à l'adresse.

Comme ceci doit être également lu par Mlle. Désirée, j'ose croire qu'elle ne trouvera pas mauvais un avis d'ami

sur sa manière de plier ses missives. Il faut absolument qu'elle renonce à l'habitude de les réduire, par mille petits plis et replis, à un volume si exigu, et si étroit, qu'elles pourraient se perdre très-facilement, et échapper des mains du facteur. Elle est obligée, par cette forme, d'écrire ses adresses trop serrées, et en caractères trop petits. Votre frère Léon tombe dans l'excès contraire; ses adresses ont l'air d'affiches. Un peu d'attention les amènera tous au bon usage : j'ai besoin, autant que vous, de m'observer moi-même sur tout cela.

Pour les lettres de bonne amitié, surtout entre les jeunes personnes, on écrit souvent sur du papier de très-petite forme, à vignettes, à bordures, doré sur tranches, rosé, ou d'autre couleur tendre; et l'on enferme ces jolies petites correspondances dans des enveloppes qu'on achète toutes faites. Vous concevrez facilement, mes chers amis,

combien ces jolies lettres de luxe demandent de soin, de propreté; et combien il importe que l'écriture en soit nette, bien alignée, et d'un coup-d'œil agréable. Quelle mauvaise figure ferait un *pâté* sur une épître d'un tel genre, encadrée dans une bordure à prétention!

C'est surtout pour les complimens de fêtes, de bonne année, pour les petits vers, etc., que l'on se sert de ces jolis papiers. Quoique cela sente un peu la frivolité, je serais loin d'en blâmer l'usage, s'il en pouvait résulter l'habitude de toujours soigner ainsi son écriture, et de ne point se relâcher, même sur papier ordinaire; mais je ne sais quelle paresse, quelle insouciance, vient nous gagner malgré nous; et tel a écrit très-joliment une lettre charmante sur ces petites feuilles satinées, qui n'est pas déchiffrable, quand il écrit ses devoirs sur ses cahiers. C'est absolument l'his-

toire de cette petite Liégeoise, qui vivait chez Mme. Dubourg, l'an passé ; elle était on ne peut mieux mise, et propre à faire plaisir le dimanche ; mais tout le long de la semaine, quoiqu'on la grondât, elle était sale, dégoûtante, déchirée, pleine de taches, au point que votre grand'-maman fut obligée de renvoyer cette souillon, dont la vue faisait mal au cœur.

Je suis charmé, Mlle. Amélie, que vous ayez pris goût aux livres que vous avez reçus de Mr. Alexis; vous ne pouvez trop en continuer la lecture. J'ai bien ri de vos essais avec Mlle. Armand. Elle vous a laissée là un peu vite ; mais vous faites bien de ne pas vous rebuter; vous arriverez au succès, n'en doutez pas : la nature vous a douée de tout ce qui est nécessaire pour cela. J'en dis autant à Mlle. Désirée, qui n'aura pas même besoin de tant d'efforts; car, ainsi que l'a remarqué Mr. Dubourg, nous

étonner par sa pénétration n'est pour elle qu'un jeu, et l'étude même un amusement.

J'attends avec impatience la soirée où nous devons exécuter le duo de *Nadermann*. Quoi que vous en disiez, je ne suis pas si sûr de ma partie, que vous de la vôtre. L'œil observateur et malin de votre petite cousine me déroute parfois. Elle lit la musique avec une telle aisance, qu'elle ne laisse rien échapper. Là, je suis subjugué par son ascendant. Je crains toujours de manquer une note, car alors je suis sûr d'un bon coup sur l'épaule, que ne manque pas de me donner la petite mauvaise.

Adieu, Mlle. Amélie.

P. S. On nous a conduits hier au Panorama de *Rome*. Je vous désirais bien, avec nous, pour voir cette fameuse ville dont vous étudiez l'histoire.

LETTRE XXIII.

Nélahé à Désirée.

Le 25 juin 18...

Sais-tu, ma chère amie, que je dois être de la partie de Neuilly? Votre papa est venu chez nous, hier, inviter maman et moi : nous y resterons le dimanche et tout le lundi. Mon cousin Fanfan est invité aussi, de même que le jeune Dufrêne et ses deux sœurs : nous serons environ douze enfans de même âge; et l'on se propose de nous faire danser le dimanche au soir.

Maman me fait faire une jolie robe, et doit me donner un chapeau neuf. Je suis sûre, ma petite Désirée, que tu seras bien mise aussi, comme tu l'es toujours.

Ta cousine Amélie, avec son frère et Mr. Jules, feront, dit-on, avec toi les honneurs de notre petite société, sous les yeux de vos grands-parens. Il est question surtout d'une promenade en bateau, qui nous conduira dans une île, où l'on trouvera une belle collation. Je raffole de cette partie, et principalement de la promenade sur l'eau. Comme nous avons encore trois jours jusque-là, il nous reste le temps de bien nous apprêter.

L'objet principal de ma lettre est de te demander, ma bonne amie, de quelle couleur sera le ruban de ta ceinture, qui est ordinairement pareil à celui du chapeau. Je désire en avoir un tout semblable, afin de porter, comme on dit, tes couleurs, puisque tu seras la reine de la fête. Je sais qu'Amélie portera les mêmes; et les petites Dufrêne me prient de leur en faire savoir la nuance et la largeur.

Adieu, ma chère Désirée. Combien je me promets de plaisir ce jour-là! Ton papa nous a dit qu'il faisait peindre, en bleu et jaune, de jolies rames pour la petite barque. Je suis bien curieuse de voir Léon ramer; il y mettra, je crois, bien de l'action et de la vivacité. Fanfan doit aller ce soir prendre une leçon de cela dans un jardin à Belleville, où il y a une pièce d'eau : mais je ne le juge pas aussi adroit que ton cousin.



LETTRE XXIV.

Désirée à Nélahé.

Le 26 juin 18...

Je m'empresse, ma chère Nélahé, de t'informer de ce que tu désires savoir.

C'est ma cousine Amélie qui a réglé que le jour de notre petite fête nous porterons, sur nos robes et chapeaux blancs, des rubans ponceau de trois pouces de large. Les jeunes rameurs en auront de pareils. Papa a arrêté six forts garçons du village, qui seront habillés en blanc avec des ceintures orange, pour aider à la manœuvre et obéir aux ordres du chef du bateau. Il y aura six musiciens en tête du cortège, qui formeront ensuite l'orchestre de notre petit bal. Pour compléter le nombre de douze jeunes gens, maman a fait prier, outre les jeunes demoiselles Dufrêne et leur frère, Mlle. Augustine de la Tour que tu connais, et les deux fils de Mr. Pagarel, qui viendront de leur pension de Passy.

Je me promets, ainsi que toi, le plus grand plaisir pour ces deux jours-là, surtout si le temps se maintient au beau, comme le thermomètre le fait espérer. Léon doit danser avec moi le nouveau

pas de deux, que nous a montré notre maître : nous te l'apprendrons si tu veux, ainsi qu'à Fanfan, pour que vous le dansiez ensemble quand vous le saurez.

J'ai vu l'autre jour sur ton piano la nouvelle romance de *Plantade*, dont l'accompagnement fait tant de plaisir dans Paris : fais-moi l'amitié de l'apporter dimanche ; ou, si tu le peux, envoie-la-moi demain ; j'aurai le temps de la copier et de l'apprendre.

Adieu, ma chère Nélahé ; je suis pour la vie ta bonne amie

DÉSIRÉE.

P. S. Papa m'a acheté un grand Arlequin et un Pierrot. Nous leur faisons jouer des scènes, avec ma poupée, qui nous amusent beaucoup les soirs. Viens-y donc.

LETTRE XXV.

Léon à Jules.

1er juillet 18...

J'ai appris ce matin, mon bon ami, que tu t'es levé, que tu ne souffres presque plus, et que tu te proposes de venir demain dîner chez nous. Ces heureuses nouvelles me donnent le courage de t'écrire, pour te témoigner de nouveau tout ce que j'ai éprouvé avant-hier, lorsque je t'ai vu t'élancer et te précipiter dans l'eau pour sauver Amélie et Désirée, qui couraient grand risque de se noyer.

Quelle peur j'ai eue, mon cher Jules! Après tant de plaisir pendant ces deux jours de fête, fallait-il finir par un accident qui aurait pu devenir si funeste!

Grâces à toi, nous en avons été quittes pour la frayeur. Amélie est rentrée bien portante dans sa pension : Désirée, qui a eu le genou un peu froissé, dit que ce n'est plus rien ; elle a couru et sauté comme à son ordinaire ce matin dans le jardin. Il n'y a de malheureux de cette affaire-là que les deux messieurs Pagarel, qui ont été renvoyés de suite à Passy. Il est certain que, sans leur obstination et leur querelle à l'abordage, rien n'aurait troublé notre joie.

Adieu, mon ami, nous t'attendons tous pour t'embrasser cent fois de bon cœur.

Crois, mon cher Jules, que je n'oublierai jamais ce terrible jour, et que je suis pour la vie ton bien reconnaissant ami

LÉON.

LETTRE XXVI.

Mr. Alexis à Mme. Dubourg.

Mardi, 1er juillet.

CHÈRE BONNE-MAMAN,

Votre fluxion vous ayant empêchée d'être des nôtres dimanche et lundi, je ne veux pas laisser à d'autres le soin de vous informer d'un accident qui nous est arrivé hier au soir, par la faute de deux étourdis, mais qui grâces au ciel n'a eu aucune suite fâcheuse.

La journée du dimanche s'était terminée à merveille. Le petit concert après le déjeûner, la promenade à l'île Verte dans les barques, la course aux gâteaux, le dîner sous la tente dans le bois, et le petit bal du soir; tout cela s'était passé au milieu de la joie la plus aimable,

Tous nos enfans avaient été charmans; l'ordre et la gaîté n'avaient pas été altérés un instant. Jamais journée plus délicieuse n'avait fini d'une manière plus touchante et plus agréable pour tout le monde.

A minuit chacun était allé se coucher, se promettant un lendemain pareil : dans la nuit il survint un orage qui se prolongea jusqu'au jour. Une forte pluie ayant gâté toutes les allées du jardin, mouillé toute notre verdure, et rendu l'amusement au-dehors impraticable, il fallut bien se résigner à rester à la maison. Après le déjeûner, les plus grands de nos jeunes gens se mirent au billard, tandis que les jeunes demoiselles arrangèrent quelques parties de musique entre elles. Les mamans s'y mêlèrent peu à peu; et nous fûmes, tous, fort agréablement surpris de voir revivre bien des talens dont nous ne nous doutions pas.

Cette découverte ayant rappelé tout le monde au salon, le cercle devint général et fort animé. L'on se mit à jouer des walses. Le plaisir gagnant de proche en proche, on parla de danser; chacun, grands et petits, se mit de la fête, et l'on s'en donna jusqu'au dîner, avec un plaisir d'autant plus vif, que l'on était sans toilette, sans prétention, sans aucune gêne réciproque. Je n'ai jamais vu tant de groupes tournoyans; et je suis toujours étonné de voir les demoiselles et les femmes être plus intrépides, plus tenaces même, que les hommes à ce genre de danse. Nos pères peut-être ne l'auraient pas trop approuvée, et les moralistes austères encore moins; mais que dire contre la mode? Le mal cesse peut-être d'être tel, quand il est aussi général.

Le beau temps avait reparu; il se soutint pendant le dîner : l'on jugea qu'il tiendrait le reste de la journée,

ans doute parce qu'on le désirait. La partie sur l'eau avait été si piquante, si agréable, la veille, que chacun fut d'avis de la renouveler. Il est vrai que plusieurs de nos musiciens de la ville étaient partis le matin, et que la plupart de nos matelots villageois étaient à leurs affaires dans la campagne; mais il nous en restait encore assez pour organiser et conduire nos deux barques. Peu nous importait l'appareil des uniformes et des parures. C'était un désir impromptu; il fut exécuté de même. On ne s'occupa ni de ceintures ni d'avirons bien peints; chacun s'arma de ce qui se trouva sous sa main pour ramer : nous partîmes tous, en riant du meilleur cœur possible. On avait embarqué du vin, de la pâtisserie, des fruits, de la crême, et tout ce qui était nécessaire pour nous rafraîchir.

Nous fîmes mille tours et détours agréables avant de débarquer. Deux

violons et une clarinette répétaient tous les airs connus qui se présentaient à la mémoire. Jules avait apporté sa flûte, et jouait de temps à autre des solos, puis des romances que nos dames accompagnaient de la voix. Nous prîmes terre en face du petit temple; chacun se divisa en petits groupes, pour parcourir, en sautant et en courant, toutes les sinuosités charmantes de la petite île. On se réunit, au bout d'une heure ou deux, pour le goûter, qui fut étalé sur la pelouse vis-à-vis le temple.

Vers le soir, l'horizon s'étant chargé de gros nuages, et quelques coups de tonnerre lointain s'étant fait entendre, les dames, dont quelques-unes avaient peur de l'orage, notamment la mère de Nélahé, qui a, ou qui affecte une frayeur extrême, demandèrent au plus vite le retour à la maison. On se rembarqua à la hâte, les plus pressés les premiers; et une des barques partit

comme un trait, conduite par nos plus forts rameurs. La seconde, pour laquelle j'étais resté avec Amélie, Désirée, Jules, Léon et les deux Pagarel, ainsi que quatre à cinq autres personnes de la société, que l'approche du mauvais temps n'effrayait pas beaucoup, partit quelques minutes après, au moment où une petite pluie commençait à tomber.

Un vent subit qui venait de s'élever contrariait notre marche, et nous avancions très-peu. J'avais pris la rame, ainsi que deux de nos Messieurs, qui, peu au fait et se donnant beaucoup de peine, ne réussissaient qu'à nous faire tournoyer sur nous-mêmes. La pluie augmentant, je réunis tous nos mouchoirs pour couvrir de mon mieux Amélie et Désirée, qui riaient comme deux petites folles, sans témoigner la moindre peur. Jules et Léon voulurent ramer à leur tour. Leurs efforts, assez bien combinés, nous tirèrent d'un cou-

rant qui nous entraînait au milieu de la rivière ; enfin nous n'étions plus qu'à quelques toises du rivage, mais vis-à-vis d'un endroit où il n'y avait pas un abord facile.

Il fallait remonter assez loin contre le cours. L'aîné Pagarel, qui est un garçon vigoureux, prit la rame de Léon ; et le jeune Pagarel, qui est aussi d'une assez belle force, prit la rame de Jules ; moi, je tenais le gouvernail, pour maintenir la barque dans la position convenable.

Nous avions fait assez de chemin, et nous étions près d'aborder sur une pélouse assez commode en apparence, lorsque l'aîné Pagarel prétendit que c'était un terrain mouvant sur lequel on ne pouvait se fier, et qu'il valait mieux pousser plus loin. Son frère lui soutint que non, et manœuvra pour aborder. L'autre, piqué de l'opposition, contraria le mouvement, et dit quel-

ques mots désobligeans à son frère qui répondit avec aigreur.

Tout cela fut l'affaire d'un moment : je me levais pour m'emparer des rames, et les faire taire l'un et l'autre, lorsque tous deux se portant avec vivacité sur l'un des côtés du bateau, le firent pencher au point qu'Amélie et Désirée, assises sur ce même bord, eurent peur, jetèrent un cri, et faillirent tomber dans la rivière. Jules, qui les vit pâlir, se précipite comme l'éclair ; il entre dans l'eau jusqu'à la ceinture, et de ses deux mains élevées il soutient Amélie à moitié penchée hors de la barque, entraînant malgré elle Désirée qui allait tomber aussi. Je les rattrape toutes deux par leurs vêtemens, et je les ramène dans le bateau à moitié évanouies ; puis je cours à Jules pour le faire remonter : mais il avait jugé qu'il pouvait aisément gagner le rivage, quoique dans l'eau jusqu'à la moitié du corps ; il s'em-

pare d'une corde qui pendait à la proue, et s'en servant comme d'un point d'appui, il avance, et amène avec lui la barque, qui vient se poser doucement sur la pelouse.

Nous sortîmes tous, il pleuvait très-fort; le tonnerre roulait assez vigoureusement : mais nous eûmes le temps d'arriver à l'entrée du village, où nous trouvâmes nos domestiques qui accouraient avec des parapluies. Le jardinier prit Amélie dans ses bras, le cocher s'empara de Désirée, et Jules, se mettant à courir de toutes ses forces, fut le premier arrivé. Les Pagarel suivaient par-derrière, n'osant souffler; on ne fit pas attention à eux; ils montèrent dans leur chambre; et quand on fut les demander pour le souper, ils s'étaient mis au lit, et ne parurent pas.

Nous fîmes prendre à nos deux petites quelques cordiaux, purement par précaution, car elles n'en avaient aucun

besoin. Jules, dans la chambre de qui l'on fit de suite un bon feu, changea de tout : sauf un peu de pâleur qu'il conserva, après avoir bu un verre de vin chaud, il ne perdit pas un moment sa sérénité. Le bon jeune homme n'était inquiet que des deux cousines; mais il les vit si bien argumenter à table contre la frayeur qu'elles avaient eue de tomber, qu'il fut tout-à-fait rassuré.

Amélie le regardait de temps en temps d'un œil reconnaissant; elle se sentait, dit-elle, encore pressée dans ses mains lorsqu'il s'efforçait d'empêcher sa chute. Un mouvement du cœur, sans doute, la fit s'avancer vers lui au moment de prendre place à table, et elle l'embrassa deux fois, avec une expression qui nous charma tous involontairement.

Désirée, que l'exemple d'Amélie entraîna, fut l'embrasser avec une vivacité qui nous fit rire, l'appelant son cher petit libérateur. Léon vint lui sau-

ter au cou en gambadant à sa manière. Alors personne ne voulut rester en arrière; et Jules fut embrassé par tous, même par ceux et celles qui n'étaient pas du bateau. On répéta bien vingt fois que, sans son dévouement à sauter ainsi dans la rivière, la barque eût infailliblement chaviré, et que nous eussions pu être noyés tous. Désirée s'est cognée le genou au bord du bateau, en se débattant; elle s'est écorchée, mais ce n'est rien.

Dès ce matin j'ai fait partir les deux Pagarel, qui se sont volontiers dispensés de faire leurs adieux. Mr. Bertrand les a conduits à leur pension de Passy. Je l'ai prié de dire au maître qu'il leur fasse une petite remontrance sur leur imprudente conduite, qui aurait pu avoir des suites bien déplorables.

Voilà, chère maman, le détail exact de notre petit événement. Je n'y vois qu'une conséquence à laquelle vous vous

attendez bien, c'est que nos quatre chers enfans vont s'entre-aimer plus que jamais, et concourir ainsi, sans s'en douter, à l'accomplissement secret de nos vues. Votre fille vous embrasse, ainsi que votre respectueux fils.

ALEXIS.

LETTRE XXVII.

Jules à Léon.

Le 4 juillet 18...

JE crois devoir te dire, mon cher ami, que j'ai reçu ce matin une lettre du sieur Pagarel, l'aîné, de Passy, qui a imaginé de m'écrire pour le prier de le disculper par mon témoignage, auprès de son maître, sur l'événement de lundi. Je ne conçois pas trop ce qu'il

me demande; il paraît qu'on leur a fait une verte mercuriale; que l'aîné a voulu jeter la faute sur son frère, et que le maître de pension, dit-il, a déclaré qu'il s'en rapporterait volontiers à mon jugement sur le fait. J'ai assisté, il y a un an, à un cours de mathématiques qui se donnait à cette pension, et le maître a bien voulu conserver de moi une opinion favorable. Mais que puis-je ici, entre les deux frères? Je suis très-fâché, certes, contre tous les deux.

Je viens de lui répondre par son commissionnaire, que je ne suis pas en état de dire qui a eu le premier tort; que je les ai vus disputer entre eux sur le meilleur endroit d'abordage; qu'ensuite tous deux se portant avec violence sur le côté de la barque, où étaient assises les deux jeunes demoiselles, j'ai vu le petit bâtiment prêt à chavirer; qu'occupé exclusivement du danger qu'elles couraient, et excité par leurs cris de

frayeur, je me suis lancé dans l'eau pour les soutenir dans la chute, et que je ne pouvais rien dire de plus. Charmé sans doute d'avoir pu alléger le bateau, et d'avoir empêché, par mes mains étendues, la chute de Mlle. Amélie, qui aurait entraîné sa cousine : me félicitant beaucoup qu'elles en aient été quittes pour la peur, mais ne voulant aucunement me faire juge entre les deux frères, qui me paraissent avoir eu également tort dans ce moment dont un orage assez fort augmentait encore le danger.

Je n'ai pu, ni voulu en écrire davantage, et j'espère que nous n'en entendrons plus parler.

J'ai été bien étonné des progrès de ta chère sœur sur le piano. Il est impossible d'exécuter mieux le duo de Nadermann. J'ai joui délicieusement de son jeu ferme, accentué, savamment ménagé. On eût dit même qu'elle se plaisait à faire valoir la partie de flûte. Avec quelle élé-

gance elle a joué le dernier rondeau : avec quelle netteté elle a rendu le *solo obligé !* J'observais Désirée, dont tous les muscles étaient en mouvement, et qui a sauté au cou de sa cousine quand elle a eu fini. Son charmant petit cœur palpitait d'aise du succès brillant d'Amélie. Elle a couru de suite auprès de la maîtresse, Mme. Belleville, en lui disant : « Eh bien, madame, êtes-vous contente ? » Celle-ci les a embrassées toutes deux, pour toute réponse, puis est allée recevoir les complimens de tout le monde sur les progrès de son écolière.

Nous allons recommencer, mon ami, notre petite correspondance sur le style épistolaire. J'ai encore beaucoup à vous dire sur ce sujet, et je vois avec grand plaisir que mes paroles ne sont pas perdues; j'en juge par les extraits que les deux cousines m'ont fait voir. Cette habitude de copier au net l'essence de ce qu'on

apprend, et de s'en rendre ainsi compte, est de toutes les méthodes la meilleure pour s'instruire à fond, et pour profiter de ses études. Tu n'as pas d'idée, mon cher Léon, du bien que me fait à moi-même la nécessité de repasser mes anciens cahiers, pour vous en préparer la substance! Que de choses j'aurais peut-être oubliées moi-même, sans l'heureuse idée qui est venue à Mr. Dubourg!

J'y gagne encore par les observations fines, délicates, et toujours sensées que je trouve dans les lettres de ta sœur sur l'histoire romaine, ainsi que par les détails piquans et raisonnés de la chère Désirée sur la géographie. Ce n'est point-là apprendre en perroquets; je ne fais pas difficulté de dire qu'il n'existera pas dans toute la librairie un meilleur traité de la sphère que celui qu'entreprend ta cousine. Son enjouement y mêle des traits aimables qui corrigent ce que cette matière a de sec et d'aride.

Vois surtout ses petites remarques critiques sur les constellations du zodiaque. Ce qu'elle nous a écrit sur le signe de la *Balance* est bien plus spirituel que les lourdes plaisanteries de *Mathieu Laensberg* sur ce sujet. Le signe de la *Balance*, dit-elle finement, n'est rien moins que l'image d'*Astrée* ou de la Justice, fuyant la terre pour se réfugier dans le ciel, son attribut à la main (comme le prétendent certains faiseurs d'almanachs), puisque dans le ciel, où tout doit être juste, parfait, équitable, une *balance* est inutile, et serait même une insulte; mais c'est, dit-elle, l'emblême tout simple et tout naturel de l'état des jours et du soleil, dans le mois où ce signe est établi, c'est-à-dire de la *balance réelle* qui existe entre le jour et la nuit vers le milieu de septembre, où la durée respective de ces deux phases est de douze heures chacune.

Certes, cette raison, qui a frappé la petite cousine, annonce un tact et un esprit d'observation, surprenans à son âge. Où a-t-elle pris cela? Il est vrai qu'on en trouve la remarque chez les anciens Egyptiens, créateurs du zodiaque, qui disaient qu'à cette époque de l'année le soleil semblait *balancer* sur ce qu'il devait faire, savoir : avancer ou reculer; et que, par ce motif, l'idée de la *Balance* était la plus juste et la plus jolie qu'on pût trouver pour ce moment de la marche solaire.

C'est aussi, mon cher Léon, ce qui avait déterminé le fameux astronome Delalande, et autres savans, qui avaient formé le calendrier républicain, à faire commencer l'année à cette époque, c'est-à-dire au 22 septembre, comme étant le point véritable où le soleil arrive à l'égalité des jours et des nuits. Des motifs qui ne nous regardent pas, et respectables sans doute, ont fait re-

venir à l'ancienne marche. On a repris le 1[er] janvier pour premier jour de l'année, quoique ce soit visiblement une erreur, et même un mensonge évident, en vraie connaissance des astres. Il faudra bien quelque jour en venir à une réforme sur ce point, comme celle qui a déjà eu lieu il y a environ quatre cents ans, et que l'on appelle la *correction grégorienne*, parce qu'elle a été faite sous un pape nommé *Grégoire*, à qui l'on n'en a pas disputé le droit : excepté les Russes, qui, dans leur crasse ignorance, dans ce temps là, n'ont pas voulu l'admettre, et qui, aujourd'hui encore, à la honte, il faut le dire, de leur civilisation, sont en retard de douze jours sur le calcul de tous les peuples de l'Europe, et ne célèbrent pas encore la fête de Noël quand nous avons déjà passé le premier de l'an.

Mais je m'aperçois, mon ami, que je deviens un peu long. Le moyen, pour-

tant, de ne pas l'être quand on écrit à ceux que l'on aime, quand on s'instruit réciproquement, et surtout quand on est sûr d'être lu avec bienveillance! Dis à ta sœur et à ta cousine que je les remercie toutes deux de leur inquiétude, et que je suis toujours prêt à me jeter dans l'eau, dans le feu même, s'il le faut, pour leur service. Je t'embrasse. Jules.

LETTRE XXVIII.

Amélie à Desirée.

Du 6 juillet 18...

Ces jours-ci, ma petite, m'ont bien mise en retard pour mes extraits. Je n'ai pas pu écrire un seul mot depuis mon retour au Bourg-la-Reine. Croirais-tu

qu'il m'est resté, de notre accident sur la barque, un tremblement dans tous les membres, qui n'a pas discontinué pendant trois jours, et qui n'a cessé avant-hier qu'après avoir reçu les lettres de mon bon-papa Dubourg, de ma bonne-mâman, de Léon, et de Jules? J'espérais que tu m'écrirais aussi, pour me dire comment va ton genou, et si tu en es tout-à-fait quitte; mais j'ai su par mon frère qu'il n'y paraît plus.

Ce qui me fâche beaucoup, c'est que toutes les nuits je suis tourmentée par un rêve qui se reproduit sans cesse, et qui est presque toujours le même, quoique sous mille formes différentes : ce sont toujours des courses sur la rivière, une barque qui penche d'une manière effrayante, et une chute dans l'eau, qui m'éveille en sursaut, toute en sueur.

Il est bien ridicule, m'a-t-on toujours dit, de faire attention aux songes, et encore plus de les raconter. Je voudrais

sans doute oublier surtout celui-là, mais je n'en suis pas la maîtresse; il m'oppresse malgré moi; il faut absolument que je te dise celui de cette nuit; tu te moqueras de moi après, si tu veux; tu me gronderas, je t'aiderai moi-même à m'en railler; mais je veux me contenter et te l'écrire; cela me soulagera peut-être.

Figure-toi un lac immense, agité par les vents, où je me trouve sur un petit esquif, amenée par je ne sais quelle puissance surnaturelle, et seule au milieu des flots. Dans le lointain, je vois des barques sans nombre, qui vont et viennent sans prendre garde à moi; j'entends des cris, des disputes, et je crois voir même qu'on se frappe à coups de rames sur ces bateaux. Une peur effroyable me prend; je cherche à tourner le gouvernail, pour me diriger au loin. Tout-à-coup une figure horrible, couverte d'écailles, avec de grands bras,

sort de l'eau, s'avance, et veut me saisir. Je me jette en criant sur l'autre bord; le bâtiment penche, chavire, et je tombe dans les bras de Jules, que je vois pâlir et couler avec moi dans l'onde. Un mouvement violent que je fais pour me débattre, m'éveille; je cherche à me reconnaître, je me tâte, je vois que je suis dans mon lit, mais toute en nage. Je me rassure et je cherche à me rendormir. C'est ce qui m'est arrivé hier. Il était alors deux heures du matin. Après bien du temps, le sommeil revint, et malheureusement le même rêve aussi; excepté qu'au lieu que ce soit Jules avec qui je tombais, c'est un gros nègre, qui me tirait dans le lac en faisant une grimace épouvantable.

Cette fois, je n'ai pas été maîtresse de ma frayeur; ma pauvre tête n'y était plus, et j'ai jeté un cri qui a attiré dans ma chambre deux pensionnaires, mes voisines, et une des sous-maîtresses. Il

a bien fallu leur dire ce que j'avais eu. Mon récit et mon air égaré les effrayaient elles-mêmes; les deux petites ne voulaient plus me quitter, et parlaient de m'emmener coucher avec elles. Mais j'ai eu honte enfin de ma folie; le petit jour commençait à paraître, je les ai renvoyées. Je me suis rendormie, et ne me suis réveillée qu'après sept heures, tranquille et rafraîchie. C'est la quatrième fois, ma bonne Désirée, que ce vilain rêve m'a tourmentée. On me donnera ce soir, dit-on, une dose de je ne sais quoi, où j'ai compris pourtant qu'il entrera du *laudanum*; et l'on me promet que le rêve ne reviendra plus.

Songes, ma petite, que cette lettre n'est que pour toi seule; je ne voudrais pas qu'il fût question de cela chez ma grand'-maman, elle s'inquiéterait; il vaut mieux n'en rien dire à personne; cela s'évanouira de soi-même.

Je te joins ici la lettre de Jules à mon frère, écrite d'avant-hier : je n'y ferai aucun commentaire, sinon qu'elle m'a rendue toute gaie, toute contente ce matin, et que je crois qu'elle suffira pour me guérir, bien mieux que leur *laudanum*. Je n'ai pas besoin de te dire que l'admiration de notre jeune maître pour ta science cosmographique, n'est pas ce qui me charme le moins. Je partage ce sentiment, mon enfant, et je veux être ton écolière. Tu me diras où tu as été déterrer l'opinion des Égyptiens sur ta matière favorite, la *Sphère*, et les attributions du zodiaque.

Adieu, Désirée; je t'aime de tout mon cœur.

Amélie.

P. S. Je t'en prie, ne te moques pas de moi, à cause de mon rêve.

LETTRE XXIX.

Désirée à Amélie.

Du 7 juillet 18...

Franchement, ma chère cousine, tu m'as, je crois, communiqué ton mal et tes frayeurs. C'est peut-être *sympathie* entre nous deux; car tout ce que tu sens, je suis toujours disposée à l'éprouver...... Avant cependant de me mettre à rêver aussi, je te prie de me marquer, dès demain, si tu as eu la même *infortune*, ou non : car si ce n'est pas, il ne vaudrait pas, pour moi, la peine de commencer; quelque plaisir que j'aie à partager tes maux et tes biens.... Mais je n'ai nulle envie de te plaisanter.

Il me semble, toutes les fois que je ferme l'œil, voir ton gros nègre avec

son épouvantable grimace. Je n'oserai plus regarder le *Paolo* de Mr. de la Tour; je craindrais de voir sur la face de ce nègre l'affreux visage du tien. Mon Dieu, que l'imagination est une drôle de chose! C'est une grande question en théologie, disait plaisamment mon papa, l'un de ces jours, de savoir si le démon est noir, ou s'il est de la race blanche? Quant à moi, désormais, je le maintiens noir comme le personnage du lac: c'est une décision prise.

Tu es bien tentée de me croire sorcière, et Mr. Jules aussi, à ce que je vois. Il ne tiendrait qu'à moi de faire l'importante, et de me donner les gants de l'explication de la *Balance*. Hélas! non, ma bonne Amélie, je ne suis pas si savante que tu crois, et je ne veux point paraître telle à notre bon ami. Voici ce que c'est:

Un des soirs de l'hiver dernier, grand-papa examinait dans son cabinet les deux

globes géographiques, que lui avait envoyés le tuteur de Mr. Jules, pour que ce dernier s'en servît. Ils étaient sur la table, et je m'amusais à regarder les figures bizarres dont celui, dit *globe céleste*, est couvert; cela me faisait même peur : de grosses vilaines bêtes, un taureau, un dragon avec des griffes, une énorme écrévisse, un serpent, un capricorne, etc. Je n'y concevais rien, et j'allais m'enfuir, lorsque grand-papa m'appélant, me dit : Tu es bien étonnée de toutes ces figures, ma petite Désirée: eh bien, ce sont les constellations ; tout cela est dans le ciel. — Bah! lui dis-je, cela est bien laid, me semble! qu'y fait-on de tels habitans? — Ecoute bien, mon enfant, me dit-il, approche-toi et regarde.

Vois-tu cette foule de petits points parsemés sur ces mêmes figures? — Oui, papa, en voilà cinq ou six rien que sur le museau de ce bélier. — Eh bien, ma

bonne, ces petits points de diverses grosseurs, avec de petits rayons plus ou moins allongés, sont les étoiles, telles que nous les voyons le soir, en contemplant le firmament par une belle nuit. Quant aux figures d'animaux et autres, cela n'existe point. On se les peint seulement dans l'imagination, comme remplissant tout l'espace de la voûte céleste: cela sert à classer les étoiles entre elles, pour qu'on les reconnaisse, chacune sur le corps de l'animal que l'on suppose dessiné là-haut. Il y en a plus ou moins sur chaque figure, et en les regardant avec attention, on dit, en les montrant avec le doigt, voici celle qui est près de l'œil du taureau; en voici une autre qui est sur la queue du dragon, etc., etc.

Cela exige de l'application avant de bien s'en souvenir, et de les distinguer par la pensée sur ces figures que l'on a pris plaisir à imaginer. — A présent, papa, je commence à comprendre; mais

que de peine superflue! Au lieu de toutes ces figures baroques, qui égarent l'imagination, n'aurait-on pas mieux fait de diviser cette voûte céleste en petits carrés bien réguliers, comme ceux que l'on fait sur nos canevas de tapisseries, pour nous guider ; et de dire alors : telle étoile se trouve dans tel carré ; telle autre dans celui-ci, etc. ?

Oui, ma petite, tu as raison, me répondit grand-papa; certes, ç'eût été mieux. L'étude des corps célestes en eût été bien plus facile, et n'aurait pas l'air du grimoire, mais que veux-tu? Ce sont les poëtes qui ont imaginé cela, c'est-à-dire des têtes passablement extravagantes. Cependant, comme ces imaginations bizarres se lient à d'autres idées fort ingénieuses, telles que les différentes histoires de la Mythologie, dont l'ensemble est aimable et charmant, les astronomes ont consenti à tracer leurs découvertes sur ce fond, déjà établi.

L'habitude l'a perpétué, parce qu'on aime le merveilleux; et il n'est pas plus difficile aujourd'hui de dire : telle étoile est sur le bras de la vierge que dans tel ou tel carré, dans tel ou tel cercle.

A la bonne heure, papa. C'est l'affaire de la mémoire. Au fait, j'aime assez la chevelure de Bérénice, et Persée qui délivre Andromède; mais j'ai peine à regarder ce vilain scorpion.

Tout en plaisantant sur la plupart de ces figures, grand-papa m'apprit leurs divers attributs, leurs usages, et les raisons plus ou moins plausibles qui les avaient fait adopter. Cela m'a frappée, et je l'ai retenu. Voilà, ma bonne Amélie, l'origine de ma science! Cette étude m'a toujours amusée, et je la continue. Quand je marche le soir, j'ai presque toujours le nez en l'air pour reconnaître certaines étoiles dont papa m'a montré la position; ce qui ennuie souvent ma gouvernante, qui me gronde, parce que

je mets quelquefois les pieds dans le ruisseau. Allons, mademoiselle l'astrologue, me dit-elle, voilà que vous salissez encore vos bas! J'ai beau vouloir l'arrêter, et lui montrer *Jupiter* qui brille près de *Vénus*, l'ignorante m'entraîne sans m'écouter.

A propos, cousine, sais-tu un projet de mon père, dont j'ai entendu parler sans avoir l'air d'écouter? c'est qu'à la fête de grand-papa, l'anniversaire de sa naissance, 31 de ce mois, on doit nous réunir dans le grand cabinet bleu : toute la famille y sera. Jules rendra compte de nos exercices épistolaires ; il lira tout haut celles de nos lettres qui paraîtront valoir cet honneur; on en examinera les passages, l'ensemble, le mérite enfin ; et grand-papa distribuera des prix pour celles dont on sera le plus content.

Cela ne t'effraie-t-il pas?... Non, sans doute; car je suis bien sûre que le plus

beau prix sera pour toi. Mais moi, franche étourdie, qui fais encore tant de fautes d'orthographe, je cours grand risque d'être sifflée : au reste, je vais bien m'appliquer d'ici-là.

Adieu, ma bonne amie; depuis que nous avons manqué de nous noyer ensemble, tu m'es devenue plus chère; je sens que je t'aime encore plus qu'auparavant. Mon Dieu! pourtant... si nous étions tombées dans la rivière, ce pauvre Jules aurait-il pu nous sauver toutes deux? Papa nous a dit que Léon était prêt à s'élancer aussi, et qu'il a dû le retenir.

Cela ne m'eût point étonnée du tout. Tu sais, ma chère, combien Léon nous aime : nous serions bien ingrates de ne pas le chérir de même.

Ta cousine Désirée.

LETTRE XXX.

Amélie à Jules.

8 juillet 18...

J'aurais dû, peut-être, mon cher Jules, vous écrire dès le lendemain de mon retour au Bourg-la-Reine, pour vous remercier; car sans vous j'étais dans l'eau, et ma cousine aussi, et peut-être n'en serions-nous pas revenues; mais Léon a dû vous dire que j'ai passé trois à quatre jours sans pouvoir tenir une plume : non que je fusse malade, mais à cause d'un tremblement qui ne me quittait pas. C'est fini maintenant, et j'ai repris toutes mes occupations. Le danger passé, dit-on, n'est plus qu'un songe; mais ce que je n'oublierai point, c'est votre empres-

sement à exposer votre propre vie pour sauver la mienne ; c'est ce dévouement dont jamais l'image ne s'effacera de ma mémoire, et que chaque jour me rappellera sans cesse.

Je n'ai pu m'empêcher d'être indignée de la présomption de ce Mr. Pagarel l'aîné, qui vous écrit pour faire retomber la faute, s'il le pouvait, sur son jeune frère. C'est encore un trait de mauvais cœur. En pareil cas, il faut se taire, et ne pas mendier d'inutiles excuses. Vous avez bien fait de ne pas vouloir entrer dans ce débat. J'espère bien que nous ne les reverrons plus.

J'ai recommencé hier mes Extraits d'Histoire romaine. J'ai déjà passé l'époque des sept rois de Rome, et je suis maintenant dans ce que l'on nomme les beaux jours de la république. Je suis enthousiasmée des grands caractères que présentent les principaux personnages de ce temps. Quelle noblesse

d'âme, quelle grandeur, quelle sévérité de vertu dans les Camille, les Scipions, les Régulus, les Catons, etc.! Je vous avoue pourtant que j'ai peine à trouver juste le retour de Régulus à Carthage. Il était beau à lui de l'offrir aux Romains; mais jamais le sénat n'eût dû y consentir. Dès que la guerre était résolue, on pouvait forcer les négociateurs africains à partir sans lui. L'humanité est révoltée du supplice qui l'attendait. Le dévouement de Régulus est héroïque; mais à aucun prix les Romains n'eussent dû le souffrir. Je penche à ne pas croire un mot de toute cette histoire; pas plus que celles de Mutius-Scævola, de Décius, et autres traits, qu'il faudrait adopter sur la foi de Tite-Live, le plus crédule peut-être des écrivains, dit-on.

Ne croyez pas, M. Jules, que ce soit de moi-même que je m'ingère ainsi de juger les traits de l'antiquité. Je me

souviens d'un jour qu'au café, dans notre salon, deux messieurs causaient avec mon oncle Alexis, sur divers traits d'histoire. Ils passaient tous deux pour très-savans. On parlait de Pépin-le-Bref, roi de France, et j'écoutais machinalement. « Quoi! dit l'un d'eux, » vous voudriez que, sur le seul rap- » port du Père *Daniel*, copié par tous » les autres, je crusse que Pépin des- » cendit imprudemment dans l'arène » où était un lion furieux, et qu'il lui » abattit la tête d'un coup de son épée, » uniquement pour montrer qu'il avait » le bras vigoureux! Un roi de France » ne se commet pas ainsi, et ses cour- » tisans ne l'eussent pas permis. Dé- » fions-nous, ajouta-t-il, de tout ce qui » est gigantesque, peu naturel et si mal » constaté. Les historiens se livrent sans » scrupule à de telles exagérations; ce » serait être par trop bon que d'y ajou- » ter foi. Je n'en veux pour exemple

» que Tite-Live et ses contes de bonne » femme. » Ce mot me frappa : Tite-Live m'est resté dans la tête ; et maintenant qu'on me le fait lire, je me rappelle l'opinion de l'ami de mon oncle.

Mais ce que j'admire de bonne foi, ce qui me charme, c'est la conduite de Scipion en Espagne, c'est celle de Germanicus sur les bords du Rhin, c'est Cicéron délivrant sa patrie du traître Catilina : voilà des traits d'histoire qui ne répugnent point à la raison, et qui offrent tout ce que le courage et la vertu peuvent avoir de plus éclatant et de plus noble.

Si vous trouvez que je me trompe, Mr. Jules, vous me le direz dans une de vos premières.

Ma sous-maîtresse nous a longuement entretenues de la fameuse résolution de Lucrèce, et de sa mort volontaire après l'attentat de Tarquin. Sans doute je l'admire ; mais puisqu'elle était de force

à se tuer, pourquoi pas plutôt avant, qu'après? elle eût empêché un grand crime, et peut-être, une grande révolution dans l'état. C'est encore un mot que j'ai entendu sortir de la bouche de mon oncle.

Nous attendons la suite de vos instructions sur le style épistolaire, annoncée dans votre lettre du 4. J'ai lu presque en entier le Recueil de Mme. de Sévigné, et je me propose de relire ses principales lettres. Elle aimait beaucoup, dit-elle, ces grands coups d'épée qui pourfendaient un homme jusqu'à la ceinture, ces exploits de chevaliers errans, toujours la lance en arrêt pour l'honneur des belles, etc. Tout cela m'amuse bien aussi : mais ce genre romanesque, dit mon grand-papa Dubourg, n'est plus de mode aujourd'hui. Ces beaux paladins, et leurs dames parcourant les champs sur leurs palefrois, ne seraient aujourd'hui regardés que

comme des aventuriers et des coureuses, dont la bonne société de nos jours se garderait bien d'imiter l'exemple. Les femmes ne portent plus l'oiseau sur le poing, et ne montent plus des chevaux de chasse; elles soignent leurs ménages et élèvent leurs enfans.

Je suis au fait de la source où la petite cousine a puisé ses connaissances, si rares, en géographie. Je ne m'étonne plus de sa supériorité. Grand-papa fait pour elle, sur cette matière, ce qu'il veut bien faire quelquefois pour moi sur l'histoire. Il guide son jugement : un mot placé à propos l'instruit : et voilà l'avantage qu'il y a, Mr. Jules, à avoir de tels parens.

Je remercie Dieu tous les jours, (après la perte irréparable de mon père, et de maman si chérie,) de nous avoir conservé mon grand-papa Dubourg, qui les remplace.

Je vous salue.... Amélie.

LETTRE XXXI.

Léon à Nélahé.

10 juil.. 18...

Que de plaisir, ma chère amie, nous avons tous goûté, hier chez votre maman! Personne de nous ne s'attendait à cette jolie partie; et nous avons été bien agréablement surpris quand nous nous sommes trouvés tous réunis dans votre beau jardin. Ma sœur ne savait où l'on voulait la conduire quand on est allé la prendre au Bourg-la-Reine; et Désirée ne s'en doutait pas non plus le moins du monde.

Mais quelle bonne idée d'avoir eu les *Fantoccini*, et mieux encore le savant *Munito!* Les marionnettes étaient fort jolies, et leurs petites pièces bien

amusantes; mais c'est surtout *Munito* qui me paraît avoir captivé l'attention de tout le monde. Grands et petits, personne ne pouvait revenir de son intelligence, de sa finesse à saisir ce qu'on désirait de lui. Quel temps, et quels soins, l'on a dû prendre pour amener ce chien à un tel point d'instruction!

Pendant que nous étions tous si occupés à nous en amuser, avez-vous remarqué notre ami Jules, dans un coin avec mon grand-papa et votre maman, qui avaient l'air de causer si sérieusement? hé bien, c'était pourtant de *Munito* qu'ils parlaient : mais, le croiriez-vous? ils s'entretenaient des tourmens et des peines, ainsi que des châtimens de tout genre, que ce pauvre chien avait dû souffrir pour parvenir là; et Jules surtout était prêt à en pleurer en entendant ce détail. Il avait demandé au maître comment il avait fait? —A force de coups de fouet, lui avait-il

répondu ; à force de le faire jeûner ; en le battant au moindre oubli, à la moindre faute ; et cela pendant plus de trois ans : il me serait impossible de calculer le nombre de coups de martinet qu'il a reçus.

Fort bien, dit grand-papa. Eh, qu'en penses-tu, Jules? Cette méthode ne te semblerait-elle pas bonne aussi, dans ces colléges et ces pensions, où tant de paresseux balayent inutilement pendant huit ou dix ans la poussière des classes? Cela serait possible, répondit Jules; vous pourriez obtenir quelques *Munitos ;* mais dans quel vil état de servitude et d'esclavage moral, vous feriez tomber l'âme des malheureux soumis à un tel régime!

Vous avez raison, mon ami, lui dit ta chère maman. L'homme, cette espèce si noble, et créée à l'image de Dieu, n'est pas faite pour être conduite de cette manière... Voyez, Mr. Dubourg,

voyez ; voilà douze à quinze enfans réunis ici, tous élevés avec la douceur et la tendresse qui coûtent si peu à de bons parens : en trouveriez-vous un seul qui eût eu besoin d'être instruit à la *Munito?* — Non, non, grâces au ciel..... Et là-dessus ils vinrent caresser la pauvre bête.

Mais ma lettre avait un autre objet, ma chère Nélahé : c'était pour vous demander, de la part de ma sœur, le dessin de broderie que vous venez d'achever. Si vous pouvez le remettre à mon commissionnaire, Amélie vous en aura bien de l'obligation.

Je crois qu'il est question d'une promenade à la Maison-Blanche, pour aller manger de la crême chez la bonne laitière. C'est la maman de Désirée qui arrange cette partie pour après-demain ; et je sais que vous devez en être, ainsi que votre cousin Fanfan.

Il y a une jolie pelouse vis-à-vis la

maison ; nous pourrons y sauter, y danser à notre aise; et nous verrons à exécuter, à quatre, le pas russe que nous sommes en train d'apprendre.

Adieu, ma chère Nélabé.



LETTRE XXXII.

Jules à Léon.

11 juillet 18...

Suivant ma promesse, mon ami, je reprends là suite de notre correspondance sur l'art épistolaire. Je ne vous ai point encore dit ce que c'est que le *style*, et comment il se varie. Voici ce que mes cahiers m'apprennent.

L'illustre et savant Buffon, ce peintre

si éloquent de la nature, dit quelque part : *Le style est tout l'homme.* Cela signifie sans doute que tout homme, sans le savoir, a un style qui lui est propre, et dans lequel il se peint lui-même, sans qu'il s'en doute. Démosthènes écrivait avec véhémence, paree que son caractère était naturellement violent; Cicéron avec pureté, parce que ses mœurs, ses habitudes avaient quelque chose de noble et d'élégant; Montesquieu avec force, parce que son jugement égalait sa science; Jean-Jacques avec feu, parce que son âme était brûlante.

On peut former, arranger, disposer son style; mais on ne peut ni le créer, ni le dénaturer tout-à-fait. Un homme froid et phlegmatique n'écrira jamais comme un homme enjoué. Mme. de Maintenon n'aurait pas écrit comme la spirituelle Sévigné, ni comme la folâtre Lenclos; et, sans remonter si haut,

mon bon ami, tu peux déjà remarquer qu'il existe, entre les lettres de ta sœur et celles de ta cousine, la même nuance qui se trouve dans leurs caractères.

L'aimable Amélie offre dans son style une teinte de sentiment doux et profond qui annonce tout ce qu'elle peut devenir; la piquante Désirée, plus fine, plus déliée, sans être moins sensible, mais l'étant d'une autre manière, promet quelque chose de plus brillant, qui aura besoin de guide et de *frein*, dont la première pourrait à toute force se passer.

Ne vas pas rire ni te moquer de mes remarques, mon cher Léon; elles ont été faites par Mr. Dubourg lui-même, qui n'a pas dédaigné de m'en faire part; croyant, dans son indulgente prévention en ma faveur, que je peux, par mes avis, dont il me dicte lui-même les termes, ajouter chez ta sœur aux heureuses dispositions de la nature, et

réformer chez ta charmante cousine ce qu'il y de trop exubérant, dit-il, dans ses jeunes pensées; comme on voit un jardinier habile émonder avec précaution les rameaux trop féconds de ses arbres, et empêcher que leur sève ne s'évapore.

Le style, enfin, pour en revenir à notre sujet, doit être proportionné à l'objet dont on s'occupe. Il serait ridicule de prendre un ton grave pour raconter une plaisanterie, comme il serait peu convenable de parler d'un malheur avec un style badin. Ces convenances sont si simples et si naturelles, que j'aurais honte d'y insister.

Les maîtres de l'art ont imaginé, et chacun a répété après eux, qu'il y a *trois* espèces de styles; savoir, le style *simple*, le style *tempéré* et le style *sublime*. Je ne suis pas assez présomptueux pour critiquer cette division, adoptée depuis long-temps, quoiqu'elle

me paraisse, franchement, un peu chimérique, comme je vais tâcher de te l'expliquer.

Le style *simple*, dit-on, s'emploie dans les lettres, dans les fables, dans les rapports entre amis. Je conçois qu'en général, cela est vrai; mais, ce qui l'est encore plus, c'est que les exceptions sont aussi nombreuses que l'usage lui-même. En effet, si, dans une lettre à votre ami, vous lui mandez un événement important, la mort d'une personne qui vous intéresse, une révolution dans l'État, etc., garderez-vous le style *simple*, quand votre âme est oppressée? Non; votre sujet vous entraîne, votre style s'élève au niveau de ce que vous sentez; il devient *sublime*, si vous êtes vous-même susceptible d'un tel mouvement. Madame de Sévigné en offre mille exemples.

Quant aux fables, les exceptions sont encore plus frappantes : ouvrez l'inimi-

table, le bon La Fontaine, et voyez si c'est du style *simple* que celui qu'il a employé dans le *Chêne et le Roseau*, dans les *Animaux malades de la peste*, dans l'*Octogénaire et les trois jeunes gens*; dans *le Paysan du Danube*, les *deux Pigeons*, etc., etc. Quel écrivain fut jamais plus sublime que ce poëte dans une foule de fables de oe genre?

Défions-nous donc de ces divisions, prétendues classiques, adoptées sans examen, et rapportons-nous-en aux inspirations de la nature.

Le style *tempéré* est susceptible des mêmes observations. La douceur et l'agrément doivent principalement y dominer, nous dit-on; les fleurs, les grâces, en forment l'essence. C'est fort bien; mais, quoi de plus fade qu'un style qui n'aurait que cette couleur? Toujours des fleurs, toujours des grâces! Eh! c'est ce qui a tué les *Lettres à Émi-*

tie, et tant d'autres à prétention, qui n'iront jamais à la postérité. Quelqu'un lit-il maintenant Voiture, Balzac, Saint-Évremont? Non; mais dans mille ans on lira encore madame de Sévigné, Fénélon, etc.; parce qu'ils ne se sont point astreints à ces préceptes de convention, que la nature repousse.

Je vous en dirai autant de la troisième division, le style *sublime*. Ici, la règle serait encore plus choquante. Le *sublime*, en tout genre, est un élan passager, un mouvement subit et spontané de l'âme, qui n'est susceptible ni de calcul, ni de durée. Jugez-en, mon cher Léon, vous et vos jeunes parentes, par les exemples mêmes que l'on nous en donne. On dit à Médée : Que vous reste-t-il contre tant d'ennemis? elle répond fièrement: Moi.— Alexandre demande à Porus, captif et vaincu : Comment veux-tu que je te traite? En Roi, répond-il. — Certes, voilà du *sublime*,

et ces exemples sont justes ; mais pouvez-vous écrire tout un livre de ce style-là ? Vos lecteurs fatigués vous auraient bientôt mis au rebut, ou, pour mieux dire, vous ne pourriez pas trouver de quoi remplir deux pages de traits pareils. Le *sublime* est une sorte de fièvre qui a son moment de chaleur et de feu : prétendre le soutenir long-temps serait tomber dans le galimathias.

Il n'y a donc point de règle générale là-dessus. On ne peut pas, on ne doit pas, en se mettant à écrire, se borner ainsi d'avance à tel ou tel style, et dire : *Allons, faisons du sublime, faisons du tempéré*, etc. ; on ne ferait jamais rien de bon ; on se rongerait vainement les doigts. Le style doit suivre la matière ; il s'élève, il s'abaisse avec elle. « Au » reste, comme dit fort bien certain » compilateur de lettres : le premier » point de perfection est de savoir em- » ployer tour-à-tour le style *simple*,

» le style *tempéré* et le style *sublime*,
» selon les sujets, la matière et les cir-
» constances. »

Voilà de quoi méditer, mes bons amis: — Demain, grand gala chez la crémière! Mr. Dubourg portera des gâteaux à foison. Il me tarde d'y être.

Adieu; aime toujours ton ami Jules.



LETTRE XXXIII.

Désirée à Jules.

Le 13 juillet 18...

Ah! quelle perfidie! monsieur Jules; qui est-ce qui vous en aurait cru capable? Moi, avoir besoin d'un *frein*, comme vous l'avez écrit dans votre

dernière lettre à Léon, qui ne m'est parvenue que ce matin! Il est vrai que vous vous retranchez fort habilement derrière grand-papa Dubourg, comme à l'abri d'un rempart; mais je n'en ai pas moins sur le cœur ce mot de *frein*, et vous aurez de la peine à me le faire digérer.

Mais enfin, que trouvez-vous donc, vous ou les autres, dans mes lettres, qui puisse faire soupçonner que j'aie besoin d'un frein? Est-ce que j'écris autre chose que ce que la nature me dicte? et si elle m'inspire une plaisanterie, dois-je la repousser comme aurait fait le vieux Caton, quoiqu'il fût pourtant bien railleur, ainsi que je l'ai lu je ne sais où? Ah! je vois bien ce que c'est; vous voudriez que je fusse aussi sage, aussi accomplie, aussi réservée que ma cousine Amélie. — C'est fort bien dit, si je le pouvais; mais vous oubliez donc ce que je vous ai

entendu dire à vous-même : que le caractère ne peut se changer ; qu'une étourdie comme moi ne peut pas devenir grave comme ma chère cousine ; que s'il est écrit là-haut que je dois être un peu folle, rien ne peut s'opposer à l'ascendant de mon étoile ; et qu'enfin, je resterai telle, tant qu'il plaira au sort, malgré les plus belles phrases du monde.

Si j'avais pu deviner l'existence de cette lettre, hier, comme je vous aurais fait enrager ! mais, en dépit de moi, je dois avouer que vous avez été le plus aimable et le plus complaisant de toute notre réunion ; vous avez même cherché à me faire briller à la danse, aux chansons, aux petits jeux. Le cher Léon s'en est aperçu, et dans un mouvement de bon cœur, il vous a sauté au cou deux fois. Il s'en est bien peu fallu que je n'en aie fait de même, quand vous avez loué ma tournure,

ma gentillesse, ma bonne grâce, ainsi que vous le disiez à maman, qui en pleurait de joie.

Mais je me vengerai, perfide! la première fois que, pour pénitence de nos gages, il faudra nous embrasser, je vous mordrai si serré, que, pour le coup, il faudra me mettre un *frein*, un *mors*, un *bâillon*, que sais-je? — Comme ma pauvre cousine était contente! avec quel plaisir elle me voyait présentée à chacun comme la reine de la fête? Cette chère Amélie, si elle le voulait, elle l'emporterait en tout sur moi; mais elle se plaît à me vanter, à me faire admirer! On dirait presque que je suis son enfant.

J'en suis si touchée, que je l'aime chaque jour davantage; et je crois que je veux vous aimer aussi un petit peu, pour l'amour d'elle. Continuez donc, mon cher Jules; dites-moi mes vérités, puisqu'il le faut; il viendra peut-être

un temps, chez moi, où la reconnaissance l'emportera sur l'amour-propre.

N'est-ce pas que Léon s'est conduit comme un petit ange, hier? Il n'a pas cessé d'être occupé de moi toute la soirée, comme à son ordinaire; mais il a fait danser, avec toute la grâce possible, la petite Nélahé, ses deux cousines, Mlle. de la Tour, etc.; et je voyais bien à son air que c'était pour moi qu'il se prêtait si complaisamment à amuser tout le monde. C'était une peine qu'il m'épargnait. Au retour, maman n'a pas eu la moindre incommodité; elle m'a dit, en m'embrassant, que depuis bien long-temps elle n'avait passé une après-midi aussi agréable. Prenez votre part du compliment, monsieur Jules, car vous le méritez bien.

Votre dévouée disciple,

Désirée.

LETTRE XXXV.

Léon à Désirée.

15 juillet 18..

Je veux, ma chère cousine, te raconter une promenade charmante que j'ai faite hier, avec grand-papa, ma bonne-maman et Jules.

Vers les deux heures grand'-maman ne se ressentant plus du tout de sa fluxion, Mr. Dubourg lui a proposé d'aller dîner à Fontenay-aux-Roses, chez le maire, qui est de leurs amis, et de revenir par Sceaux et le Bourg-la-Reine, où ils iraient faire une petite visite à Amélie. Maman n'a pas demandé mieux. On nous a dit, à Jules et à moi, qu'on nous emmenait, puisque c'était jour de congé, et que nous nous trouvions

à la maison. Le cœur me battait ; j'ai demandé si l'on irait te prendre en passant ? grand-papa a d'abord dit que oui; mais comme la grande calèche est depuis quelques jours chez le sellier pour la racommoder, et que nous n'avons en ce moment de libre que le petit coupé, où l'on est bien serré à quatre, il a fallu renoncer à proposer cette petite partie à ta maman, ainsi qu'à toi. D'ailleurs, a dit grand-papa, ce serait trop de monde pour aller, à six, tomber chez le maire qui n'est pas prévenu.

Nous avons donc monté en voiture vers trois heures. La route agréable qu'il faut parcourir pendant ces deux lieues, nous a paru extrêmement courte, par les détails où grand-papa est entré sur tous les objets qui s'offrent aux yeux sur ce chemin.

Les principaux sont les carrières nombreuses, d'où l'on tire les pierres qui servent aux constructions dans Paris.

A la quantité immense qu'on en voit, tant que l'œil peut s'étendre, on juge que cette campagne doit être criblée de trous et d'excavations, qui pourraient quelque jour contribuer à en rendre le séjour ou le passage dangereux ; et grand-maman en paraissait même effrayée pour l'avenir, si l'on continue toujours à creuser.

Ce qui est dans la campagne est peu de chose, au fond, disait papa; mais ce sont les anciennes carrières qui se trouvent dans la ville même, et sur lesquelles porte une grande partie du faubourg Saint-Jacques et du faubourg Saint-Germain! On a pris de sérieuses précautions; on a construit des piliers souterrains pour maintenir le sol; et l'on surveille constamment, surtout depuis quelques affaissemens qui ont eu lieu il y a plusieurs années.

Pour nous distraire un peu de ces observations assez graves, nous avons

fini par jeter les yeux sur le magnifique horizon qui se déploie de tous les côtés de cette belle plaine. A droite, les coteaux de Passy, d'Auteuil, de Saint-Cloud, et le majestueux mont Valérien. En face, la riante colline de Meudon, de Châtillon, du Plessis, etc. A gauche, les beaux villages de Bagneux, de Sceaux, de Laï, etc. Rien n'est plus pittoresque que ces points de vue variés, couronnés par des hauteurs couvertes de bois.

En arrivant à Fontenay-aux-Roses, je m'attendais à trouver, comme c'était, dit-on, jadis, l'air embaumé par des champs entiers de roses, qu'on y cultivait pour en vendre les fleurs aux pharmaciens et aux distillateurs de Paris, mais ce commerce est bien diminué. Les plaines entières couvertes de rosiers qu'on y admirait, répandaient une odeur tellement forte qu'elle incommodait les habitans, qui ont dû

cesser, et porter plus au loin cette culture. De plus, le produit n'égalait pas celui que l'on retire de la culture des fruits, des légumes, etc.; de sorte que le Fontenay-aux-Roses n'est plus aujourd'hui que le Fontenay aux belles cerises, aux belles pêches, aux belles poires; et cela vaut bien autant que des roses. Cependant il y en a encore une belle quantité; et je te désirais bien, ma chère Désirée, pour en cueillir avec moi dans le beau jardin de monsieur le maire.

Après le dîner nous avons été à Sceaux. Nous avons vu la jolie rotonde où l'on danse le dimanche. Grand-papa a dit qu'il nous y amènerait tous, quand ce sera la fête, dans cinq ou six semaines.

De là nous avons gagné le Bourg-la-Reine. Ma sœur ni sa maîtresse de pension n'étaient prévenues de notre arrivée. Amélie dessinait la belle tête de sainte Cécile chantant un hymne avec

un enthousiasme céleste. Elle était presque finie. Nous l'avons beaucoup admirée : Jules ne pouvait pas arracher ses yeux de dessus ce bel ouvrage. Ma sœur regardait sans cesse autour de nous, et cherchait avec un air curieux une cinquième personne : c'était toi qu'elle nous demanda enfin, et elle parut toute triste quand nous lui dîmes que nous n'avions pu t'amener. Elle ne reprit un peu de bonne humeur qu'après lui avoir bien assuré que ce n'était ni ton genou froissé, ni aucune raison pareille, qui en était cause.

On nous servit un goûter fort élégant auquel Jules et moi fîmes honneur. Amélie, avec la permission de la dame, me remit un petit panier pour toi ; tu y trouveras six pêches les plus belles que j'aie encore vues. La maîtresse voulut ensuite qu'elle nous fît entendre une ouverture qu'elle apprend ; ce qui em-

barrassa fort ma pauvre sœur, car elle ne la sait pas encore très-bien.

Elle s'en tira comme elle put; mais elle s'en dédommagea auprès de grand-papa et de nous tous, en nous emmenant dans sa petite chambre, et nous faisant voir ses cahiers, ses extraits et le beau livre, proprement relié, où elle a copié toutes les lettres de notre petite correspondance épistolaire. Jules qui ne s'attendait point à cela, s'est trouvé saisi d'étonnement; il a porté le livre deux ou trois fois sur ses lèvres, et l'on voyait quelques larmes couler de ses yeux. Amélie allait, je crois, en faire autant, lorsque grand'-maman lui donnant un petit coup sur la joue, lui a dit: Allons, allons, viens ma fille, courir un peu le jardin; cela nous fera du bien.

Au soleil couché nous sommes enfin partis, charmés de notre journée. On m'a déposé chez mon maître près le

Panthéon, et tout s'est évanoui pour moi, jusqu'au moment, ma bonne petite cousine, où j'aurai le plaisir de te voir.

A propos, nous avons vu dans le cabinet particulier de la maîtresse d'Amélie, un grand tableau tout rond, mais grand comme une table à dix personnes, qu'elle nous a dit être un *planisphère céleste*, tout rempli des figures que tu connais si bien. Que n'étais-tu là, chère Désirée, pour nous l'expliquer ! Tu l'aurais, je pense, fait beaucoup mieux, et surtout avec plus de grâce, que cette grosse Mme. G.... qui, avec sa baguette d'ébène et son bredouillement, avait bien de la peine à se faire comprendre. Pour moi, je n'aime et n'entends cette matière que dans tes lettres. Je te saisis on ne peut mieux; tous les autres livres sur cette science m'embarrassent, me troublent la tête, et m'ennuient.

Ton cousin Léon.

LETTRE XXXV.

Jules à Désirée.

Le 17 juillet 18..

Aiguisez bien vos dents pour me *mordre*, très-bonne Désirée ; car on me charge de vous apprendre que demain après-midi la joyeuse petite société se rendra chez vous ; qu'on y jouera aux petits jeux, et que sans doute il y aura des pénitences à subir.

Mais laissons la plaisanterie, ma chère Demoiselle, le temps est trop précieux pour le perdre en bagatelles. Nous en étions, à la dernière fois, aux différens genres de style. Nous avons vu que cette prétendue distinction, ou séparation des styles, n'était pour ainsi dire que de convention, sans exister réellement

dans la nature, qui, loin de marcher toujours sur la même ligne, est sujète à des écarts sans nombre; de sorte que dans le même ouvrage, et souvent dans la même lettre, telle courte qu'elle soit, il est quelquefois nécessaire d'employer les trois genres en question.

Vous en fournissez vous-même l'exemple, sans le savoir, ma chère amie, dans la lettre que j'ai reçue de vous. Le ton de l'enjouement d'abord y est mêlé à celui du dépit et du reproche amical. Le style simple, le style tempéré y dominent tour-à-tour; puis, au moment où la bonté naturelle de votre cœur s'exhale en sentimens exquis, vous arrivez, sans vous en douter, au style élevé qui convient à la circonstance, et vous finissez par le genre mixte qui fait le charme des communications épistolaires.

Vous me connaissez trop, chère Désirée, pour ne pas savoir qu'il ne s'agit

point de flatterie entre nous. Tout ce que vous écrivez a une grâce naturelle qui tient à votre personne. Si vous cultivez cet heureux talent, vous passerez la limite commune, et vous acquérerez un mérite réel.

La nature, fertile en esprits excellens,
Sait à chacun de nous partager les talens.

Votre aimable cousine en a reçu de son côté de très-précieux, qui ne sont pas les mêmes. Les fleurs diverses ont des parfums différens, tous délicieux et parfaits dans leur genre. Le jasmin, la rose, l'œillet, ont leurs qualités propres, qui, sans se nuire, brillent de leurs beautés respectives. Je ne cesserai donc jamais de vous dire : ne forcez point vos dispositions ; suivez les inspirations naturelles, et réglez-les par le jugement. C'est là le *frein* salutaire dont je voulais parler.

Je pourrais pousser beaucoup plus

loin les observations et les préceptes. On pourrait écrire des volumes entiers et multiplier les modèles. Mais ce soin est superflu pour ceux à qu' la nature a refusé le don de les sentir. Il serait de même superflu pour ceux qui ont reçu tout ce qu'il faut pour devenir modèles eux-mêmes.

Vous et votre cousine, chère Désirée, pourrez un jour être comptées dans cette classe, si vous cultivez vos heureuses qualités. Qu'une louable émulation nous anime tous, l'avantage sera réciproque, et personne ne pourra dire qui devra le plus à l'autre.

A demain donc; nous nous flattons en attendant, de recevoir de vous, cette après-midi, une nouvelle dissertation géographique.

Votre ami, tout dévoué,

Jules.

LETTRE XXXVI.

Amélie à Léon.

Le 20 juillet 18...

Tu as raison, mon bon petit frère; nous ne devons conserver aucun ressentiment, aucune espèce de rancune, contre notre ancienne gouvernante, Mlle. *Baumer*, que grand-papa renvoie à la fin du mois prochain, pour des motifs que nous ignorons. Je sais bien que c'est elle qui est en partie cause que l'on nous a mis tous les deux en pension après la mort de papa, sous prétexte que maman avait besoin du plus grand calme à la maison : ce qui n'a pas empêché que nous ne l'ayons perdue au bout de six mois de maladie.

Mais elle n'avait sans doute aucune

intention dont nous devions nous plaindre. Attachée, depuis son enfance, au service de maman, elle ne voyait qu'elle dans le monde, et chacun a bien pu observer que son humeur et son caractère ont tout-à-fait changé quand elle a eu perdu cette chère protectrice.

Suivant ce que tu me dis, grand-papa en use généreusement avec elle; son sort n'aura rien que d'agréable dans la ville qu'elle a choisie pour retraite. Je te sais bon gré, mon ami, de l'idée que tu as eue de m'associer au cadeau que ton intention est de lui faire à son départ. Je m'y joins avec empressement; nous nous concerterons quelques jours d'avance. Tu continueras tes leçons d'anglais chez ton maître; je crois que tu apprendras mieux cette langue avec les jeunes élèves qui l'étudient aussi en commun, que tu ne pouvais le faire avec les seules leçons de Mlle. Baumer.

Le parti qu'elle prend de former un

cabinet de lecture lui donnera une occupation agréable sans être bien pénible. Pour le coup, elle pourra lire à son aise les romans, qu'elle aime tant. Si elle fait comme chez nous, elle y passera les jours et les nuits. Nous avons dans la pension une sous-maîtresse qui a ce même goût : on ne peut la tirer de là; elle a toujours l'air distrait quand elle doit s'occuper d'autre chose. Depuis quelques jours, elle lit *Cléveland*, qui est en six ou sept volumes; il faut que ce livre soit bien touchant, car elle a les yeux tout rouges.

Bonjour, mon cher ami; je t'embrasse de tout mon cœur.

Ta sœur Amélie.

LETTRE XXXVII.

Léon à Jules.

25 juillet 18...

Je te remercie beaucoup, mon bon ami, de l'envoi que tu viens de me faire des deux lettres que tu as reçues hier de ma sœur et de ma cousine. C'est le hasard qui te les a procurées toutes les deux à la fois. Tu as bien fait de ne pas m'en priver jusqu'au retour de grand-papa, qui n'aura lieu qu'après-demain. Je les ai déjà copiées pour moi. J'admire de bien bon cœur les remarques d'Amélie sur le caractère faux et détestable d'*Auguste* avant son avénement à l'Empire. La sagesse de ses observations me frappe ; mais, mon cher Jules, combien je suis enthousiasmé,

soi même, si tu l'aimes mieux, de la sagacité, de l'intelligence unique de notre chère Désirée, dans le tableau comparatif qu'elle a dressé, en six colonnes (qui sont de son invention, bien certainement), sur les rapports géographiques des différens pays de l'Europe entre eux. Elle a appliqué à sa science favorite la méthode qu'a inventée le président Hainault pour l'Histoire de France; méthode qui fait marcher de front tous les événemens correspondans, et qui classe dans la tête du lecteur toutes les époques principales.

Il y a plus de quinze jours que j'avais aperçu, sur sa table, des feuilles blanches, rayées en colonnes, avec des indications en tête, mais en abrégé; je les regardais avec curiosité, et j'allais lui demander ce que c'était, lorsque, mettant vivement les mains dessus, elle me répondit en riant : « Il n'est pas en» core temps, petit cousin; ce sera ce-

»pendant pour toi, ou, pour mieux »dire, pour nous tous; mais j'ignore »encore si je viendrai à bout de ce que »j'entreprends là. C'est mon secret : »nous verrons. » Comme je ne voulais pas la fâcher, je la quittai de suite sans lui en demander davantage. En voici donc maintenant le résultat! En vérité, c'est admirable.

Je vois que tu en juges comme moi. Cela prouve dans sa jeune tête un esprit d'ordre, et une lucidité de pensées, qui promet tout pour l'avenir. Voici le temps de notre examen qui arrive : c'est le 31 que l'on va juger nos travaux. Je ne sais quel ordre grand-papa suivra dans cette séance, ni de qui les avis seront consultés; mais, si le mien avait quelque poids, je ne balancerais pas à dire que la palme doit être pour Désirée, à cause de son ingénieuse conception.

C'est pourtant à toi, mon bon ami Jules, que nous devons en grande par-

tie tous ces heureux développemens, comme le disait mon grand-père, la veille de son départ. Sans toi, qui as servi d'intermédiaire, il n'eût pas songé du tout à cette correspondance entre nous, qui a, en quelque sorte, électrisé nos têtes, et doublé le fruit de nos études. C'est, disait-il, une espèce d'enseignement mutuel.

On m'appelle, mon cher; il faut finir, et je t'embrasse.

LÉON.

P. S. Encore un mot : tu sais combien mon père aimait à me faire répéter des vers de Boileau, et des scènes entières de tragédie; envoie-moi, je te prie, ton Racine; je voudrais relire quelque chose : tu sauras pourquoi.

LETTRE XXXVIII.

Mr. Dubourg à Jules.

Le 27 juil... 18...

C'est dans quatre jours, mon cher Jules, que nous aurons notre petite réunion : je veux la faire aussi solennelle que possible, mais sans beaucoup d'étrangers, et seulement quelques amis : tout le reste sera composé de notre famille. Je fais préparer le grand cabinet du jardin, qui sera orné de fleurs et de dessins. J'ai fait emplette d'une collection de très-beaux livres, que je distribuerai, par les mains de Mme. Dubourg, à vous tous, mes chers enfans, suivant le mérite de chacun; si toutefois la joie de vous voir tous réunis, près de moi, me laisse la force d'être impartial.

C'est toi, mon ami, que je chargerai de lire à haute voix les lettres de la correspondance. C'est à coup sûr un grand plaisir que je te ménage, connaissant ton attachement pour les personnages qui y figurent. Songe seulement à bien conserver le décorum convenable.

Après la séance, qui commencera vers midi, et pourra durer deux heures, nous ferons de la musique ; delà nous nous livrerons à table aux plaisirs d'un bon dîner, ce qui n'est pas chose indifférente pour les grand-papas. Pendant ce temps, le cabinet des Muses se trouvera transformé en temple de Therpsicore, où la jeunesse, à son tour, déployant toutes ses grâces, goûtera jusqu'à l'heure du sommeil, les aimables plaisirs de son âge.

Bonjour, mon ami.

LETTRE XXXIX.

Nélaké à Désirée.

29 juil... 18...

Que viens-je d'apprendre, ma chère amie ? Ton papa, qui sort de chez nous, doit venir nous chercher après-demain matin, maman, le cousin Fanfan et moi, pour assister à un exercice littéraire qui aura lieu chez Mr. Dubourg, où l'on distribuera des prix, où il y aura ensuite de la musique ; puis un grand dîner, puis un bal de famille !

Il a expliqué à maman l'occasion de cette fête ; et je te promets bien que nous n'y manquerons pas. J'aurais bien voulu être d'une espèce de petite académie comme celle-là, où l'instruction réciproque se donne et se reçoit sous le voile de l'amusement.

Comme le temps des vacances, qui ordinairement commencent à la Saint-Louis, n'est pas bien éloigné, il nous a dit que vous cesseriez vos études à la fin de ce mois, parce que l'on ira chacun de son côté à la campagne; mais qu'au premier octobre on reprendrait les correspondances, pour en faire un cours suivi d'instruction, tel que le hasard, en partie, l'avait dirigé; et qu'*à l'art d'écrire*, qui avait été le premier but, se joindrait le tableau successif des connaissances que chacun de vous acquérerait avec ses maîtres; ce qui était, a-t-il ajouté, un moyen sûr d'en profiter, et d'en prolonger l'utilité dans tout le cours de la vie, par le travail écrit qui en reste à chacun.

Maman qui a été enchantée de cette explication, a demandé pour moi la faveur d'y être admise l'année prochaine, ainsi que mon petit cousin. Ton papa a répondu que cela dépendait de

Mr. Dubourg; qu'il lui en parlerait, et qu'il se croyait assuré de son consentement. Si nous l'obtenons, ma chère Désirée, je te demanderai tes conseils sur la partie qui devra servir de texte à mes lettres. Ta cousine Amélie a pris l'histoire ancienne et moderne, toi la géographie; je prendrais volontiers la grammaire que j'étudie de préférence.

Voilà donc, maintenant, ma chère amie, l'explication de ces écritures, où je te voyais sans cesse occupée quand je venais pour jouer, comme les années dernières, avec toi! Tu nous en a gardé le secret jusqu'ici. Je ne concevais pas comment tout, jusqu'à ta belle poupée, était devenu pour ainsi dire indifférent à tes yeux. Ton papa nous a confié que, depuis cinq à six semaines tu te lèves dès le matin; et qu'avec tes crayons, ta règle et un compas, tu passes des heures entières à tracer et retracer des tableaux géographiques,

sans t'apercevoir comment le temps s'écoule. Mon Dieu! que je suis curieuse de voir ton travail ! je n'en dormirai pas, je crois, d'ici à la belle journée d'après-demain.

Tu sais que j'ai un maître de langue française, que l'on dit, dans le monde, à hautes prétentions. Il me fait copier depuis quelque temps des tableaux de conjugaisons, puis d'autres de syntaxe comparative, où je n'entends pas grand' chose, ni maman non plus, à ce qu'elle dit en riant; mais enfin je les fais, et nous en avons montré plusieurs feuilles à ton papa, qui les a examinées avec beaucoup d'attention. Il a dit à maman que cela m'exerçait plus ou moins la mémoire, et qu'il n'en pouvait résulter aucun inconvénient; mais que tout ce travail était le fruit, assez inutile, d'observations systématiques; et que le hasard ayant presque toujours présidé à la formation graduelle des langues, il

n'y avait pas lieu à tant de combinaisons scientifiques, lesquelles ne faisaient qu'embrouiller la matière au lieu de l'éclaircir. — Ce sont précisément ses paroles que j'ai été écrire de suite, afin qu'elles ne m'échappassent point. Tout cela est si élevé que je n'y comprends rien. Toi, ma chère, et tes amis, surtout Amélie, qui êtes, à ce qu'il paraît, si savans, vous prendrez en pitié une pauvre ignorante; mais je serai docile, et le plaisir d'être avec vous me tiendra lieu d'esprit et de science, en attendant mieux.

Je ne peux t'exprimer, ma bonne Désirée, tout le plaisir que je me prépare de goûter après-demain. Je n'ignore pas que nous sommes presque les seuls invités avec votre famille. Maman dit qu'elle y est bien sensible : mais aussi tu sais comme elle vous aime tous.

Puisque nous danserons, je vais répéter aujourd'hui et demain avec Fan-

fan le pas russe que tu m'as appris : j'espère que nous pourrons l'exécuter à quatre, avec toi et Léon, mieux que nous ne l'avons fait à Neuilly.

Maman fait arranger en secret une belle corbeille de fleurs, garnie en-dessous d'une énorme quantité de bonbons de tous genres, à devises et autres, qui sera portée chez Mr. Dubourg au moment du dessert. N'en dis rien à personne d'avance, je t'en prie : nous jouirons de la surprise.

Adieu, je t'embrasse, et suis ta bonne amie

NÉLAHÉ.

P. S. A propos, ma chère Désirée, j'oubliais de te dire que nous avons été dernièrement à Longjumeau, et qu'en passant au Bourg-la-Reine nous avons été embrasser Amélie.

LETTRE XL ET DERNIÈRE.

Jules à son tuteur.

Le 1er août 18...

MONSIEUR ET CHER TUTEUR,

La résolution que vous avez prise de ne pas quitter votre séjour de Bois-Renaud, où votre goutte paraît enfin vouloir vous abandonner, me fait prendre le parti de vous raconter, autant bien que je le pourrai, la séance qui a eu lieu hier chez Mr. Dubourg. Il s'était flatté jusqu'au dernier moment du plaisir de vous voir arriver; il vous avait fait préparer un appartement commode: mais puisque nous avons été privés de cet avantage, agréez que je vous fasse une narration qui vous donnera une

idée de cette jolie fête, et du charme que votre digne ami, malgré son grand âge, sait répandre sur tout ce qu'il fait.

A midi, tout le monde étant arrivé, on a passé dans le grand cabinet du jardin, tendu en bleu céleste, avec des crépines, blanc et orange. Il était garni de fleurs et de guirlandes, distribuées avec symétrie; ce qui donnait à tout l'ensemble un air vraiment solennel et charmant. On a fait asseoir les dames sur des canapés qui garnissaient le fond, et les messieurs se sont groupés sur les côtés, tous assis sur des banquettes en velours. Une grande table ronde, couverte d'un tapis, avec vos deux globes à chaque bout, était au milieu.

A droite, s'élevait un fauteuil richement orné, pour madame Dubourg, chargée de distribuer les prix; à gauche, un autre fauteuil, destiné à Mr. Dubourg. Quatre chaises garnies, dont deux de chaque côté de la table, étaient

pour Mlles. Amélie et Désirée; les deux autres pour Léon et pour moi.

A un signal donné, six musiciens, jouant une belle ouverture, se sont avancés du fond de l'allée principale du jardin, marchant en tête du cortége, composé de quatre domestiques qui portaient les prix, consistant en divers volumes joliment reliés, renfermés dans deux corbeilles recouvertes en taffetas bleu, avec des nœuds de rubans pareils. A la suite, venait Mme. Alexis, tenant d'une main Mlle. Désirée, et de l'autre Mlle. Amélie, toutes deux vêtues de blanc et coiffées en cheveux garnis de fleurs. Derrière elles nous marchions, Léon et moi, tenant chacun une couronne de roses à la main; nous étions précédés du valet-de-chambre de grand-papa, qui portait, avec une gravité extrême, le grand porte-feuille cramoisi, où étaient renfermées toutes les lettres et pièces de la corres-

pondance; enfin Mr. Dubourg, donnant le bras à sa digne et vénérable épouse, fermait la marche.

Arrivés à la porte du grand cabinet, Mr. Alexis est venu recevoir le cortége, et toute la compagnie s'est levée pour nous voir entrer. Les musiciens ont été se placer sur une estrade élevée dans un des angles. Mme. Dubourg, que toutes les dames sont venues embrasser, a été conduite à son fauteuil; puis, chacun s'étant assis aux places désignées, il s'est fait un instant de silence.

Alors, Mr. Dubourg se levant, et s'adressant à l'assemblée, a prononcé un petit discours, plein de sentiment et d'aménité, dans lequel il a fait part des motifs de cette réunion, auxquels chacun a applaudi.

« Heureux dans l'intérieur de notre » famille (a-t-il dit, avec l'accent de la » plus profonde sensibilité), et voulant » concentrer entre nous nos succès et

» notre bonheur, j'ai voulu donner à » mes enfans une preuve de l'intérêt que » je prends à leurs progrès ; et leur mon» trer en même temps que les récom» penses et les plaisirs domestiques ont » un prix non moins doux, non moins » touchant, que toutes les distinctions » étrangères, qui ne sont pas toujours la » preuve du vrai mérite. »

Après ce discours, et sur l'ordre qui m'en a été donné par Mr. Dubourg, je me suis levé ; j'ai déployé les différentes lettres de la correspondance, et j'en ai fait successivement la lecture à voix haute. On m'avait dit de commencer par celles de Mlle. Amélie. J'en ai lu cinq, roulant toutes sur ses études de l'histoire ancienne de Rome, et sur l'art d'écrire.

La société, à mesure qu'elles passaient les unes après les autres, a été faite juge du style, des différentes fautes soit de diction, soit d'orthographe,

qu'on pouvait y reprendre, et que Mr. Dubourg avait soin de signaler de suite, mais avec une bonté touchante, et dont l'aimable Amélie a reconnu elle-même la justesse, en s'empressant de les corriger, avec une modestie qui enchantait tout le monde.

On a jeté ensuite des regards d'applaudissement sur ses cahiers d'*extraits*; leur propreté, leur exactitude, ont été louées comme il convenait, elle y avait soigné son écriture d'une manière particulière; chaque page était un petit chef-d'œuvre d'intelligence et d'attention.

On a passé ensuite aux lettres de Mlle. Désirée. On y a reconnu et admiré la finesse de ses observations géographiques. On l'a priée de faire elle-même la démonstration de ses tableaux et des dessins des deux sphères. Elle s'en est acquittée avec une clarté et une précision étonnantes. Ces pièces diverses ont passé de main en main ; et

sauf quelques négligences, ou quelque oubli, dans certaines parties de l'orthographe, elles ont été trouvées aussi parfaites que possible. Chacun avait peine à retenir les témoignages de sa satisfaction; tout le monde confondait dans les plus tendres félicitations les noms d'Amélie et Désirée. (1)

Le tour du jeune Léon est venu. Avant la lecture de ses lettres, il a demandé la permission de réciter deux scènes de Bajazet, pour servir de délassement à l'attention de la société. On ne s'attendait point à cette agréable

(1) Le lecteur ne sera point étonné que nous ne placions point ici ces lettres sur la géographie, la sphère, l'histoire, etc. Il faudrait qu'elles fussent accompagnées des tableaux, dessins, pages à colonnes, etc., qui en font partie. Elles grossiraient trop ce volume, qui n'est pas précisément destiné à traiter en particulier de ces objets d'instruction. On pourra publier, plus tard, un traité complet de géographie d'après ces bases.

diversion. Il les a déclamées avec un à-plomb et une intelligence qu'on n'aurait pas soupçonnés. Il a recueilli le juste tribut d'éloges qu'il méritait. Ensuite j'ai lu trois lettres de lui ; notamment, celle à Désirée, où il peint le tort qu'il avait eu envers Mlle. Baumer. On a loué sa franchise, tout en blâmant sa vivacité ; il a lui-même fait l'aveu qu'il avait été condamnable, et n'a point cherché à s'excuser. Ce moment lui a valu un baiser de sa maman devant tout le monde ; récompense fort au-dessus de toutes les couronnes. Du reste, chacun a applaudi de bien bon cœur à sa description du petit voyage à Fontenay-aux-Roses.

Il restait à faire connaître à l'assemblée mes propres lettres sur les préceptes à suivre dans l'art épistolaire. Ne pouvant me dispenser d'en donner lecture, je l'ai faite de manière à solliciter l'indulgence des auditeurs. Mais

je parlais devant des juges si favorables et si bien prévenus, que leur bonté seule s'est chargée de l'accueil. Plein d'une respectueuse confusion, pour tant de bienveillance, je me suis remis sur ma chaise, après avoir fini, en gardant un silence convenable.

Mr. Dubourg, alors, résumant en quelques mots tout ce qui venait d'être lu, et accordant un éloge obligeant à chacun de nous, a fait placer les corbeilles de livres auprès de Mme. Dubourg; il a prié l'assemblée de désigner avec impartialité lequel des quatre sujets présens lui paraissait le plus digne d'être appelé le premier, pour recevoir le prix de ses travaux? Tous ont répondu à la fois qu'ils ne voyaient point de préférence, et que chacun des quatre y avait un droit égal, autant qu'incontestable. En conséquence, Mme. Dubourg a été priée de ne consulter que son cœur dans cette distribution.

La respectable grand'-maman, dont les yeux étaient mouillés de douces larmes, a appelé à la fois Amélie et Désirée, en leur tendant à toutes deux ses bras. Les deux jeunes amies s'y sont jetées, éperdues de joie, en s'embrassant réciproquement, et disputant qui donnerait le pas à l'autre pour recevoir le premier prix.

Ma chère Amélie, a dit alors madame Dubourg ; il m'est impossible de distinguer entre vous deux ; mais puisque tu es l'aînée, présente de ma part à notre chère Désirée cette corbeille qui contient ce qui vous est destiné à chacune ; savoir pour ta cousine une très-belle édition de la Géographie de Busching, et le magnifique Atlas de Cassini. Pour toi, mon Amélie, le recueil complet des ouvrages de madame Dufrénoy, et un exemplaire de l'Histoire ancienne de Mr. le comte de Ségur.

Au moment où les deux demoiselles ont découvert la corbeille pour se partager ces prix, les musiciens ont fait entendre une fanfare brillante, après laquelle Mr. Dubourg a appelé Léon, qui s'est présenté avec cet air joyeux et franc que vous lui connaissez.

Mon ami, lui a dit sa grand'-maman avec émotion, voici, pour toi, l'excellent Cours d'études de Mr. Rollin. Mon mari qui connaît tes goûts y a joint cette belle édition des Œuvres de Racine, ornée de charmantes gravures. Pendant que les musiciens exécutaient une seconde fanfare, Léon feuilletait, avec une vivacité qui nous fit tous rire, son beau Racine, s'arrêtant avec une sorte de triomphe sur la grande scène entre Acomat et Osmin qu'il avait débitée.

Enfin ce fut mon tour : Mr. Alexis lui-même est venu me prendre à ma place; j'étais tout tremblant, mais c'é-

tait de plaisir. Mme. Dubourg, en m'embrassant, tant pour son époux que pour elle, m'a-t-elle dit, et me remerciant (ce qui m'a rendu encore plus timide et plus honteux), m'a remis de sa propre main, que j'ai baisée deux fois, un beau recueil des Œuvres géométriques de la Grange et de la Caille, outre un très-bel étui de mathématiques, qui s'est trouvé au fond de la corbeille.

Une dernière fanfare a terminé cette cérémonie; chacun s'est levé; on est venu nous complimenter, nous embrasser, et l'on a prié les deux demoiselles de se mettre au piano, en attendant qu'on vînt avertir pour le dîner.

Amélie et Désirée, qui s'étaient, je crois, entendues d'avance, ont exécuté une pièce à quatre mains, fort bien dialoguée, fort agréable, et d'un très-bon genre. Désirée a joué ensuite un Pot-pourri avec des variations, que j'ai accompagné de la flûte. Comme on

avait encore un quart-d'heure, on a sollicité la jeune Nélahé de se faire entendre sur la harpe. Elle s'y est mise de la meilleure grâce du monde, et a commencé très-joliment la romance de la Chapelle des Bois, dont elle a chanté deux couplets, avec un filet de voix encore très-faible, mais très-juste et bien expressif.

A la musique, mon cher tuteur, a succédé la table. On s'est rendu gaîment à la salle à manger, après avoir orné la tête de Désirée et d'Amélie des deux couronnes de roses que nous avions déposées sur les corbeilles.

Je ne vous peindrai point les agrémens de ce dîner, qui s'est prolongé jusqu'à la nuit, et au dessert duquel vôtre santé a été portée par Mr. Dubourg.

Pendant ce temps on avait débarrassé le grand cabinet bleu. Il s'est trouvé converti en une belle salle de danse;

toute la société s'y est rendue avec appareil : nous avons exécuté à quatre le pas russe, beaucoup mieux que nous ne l'avions fait à Neuilly; ensuite les contredanses ont commencé; chacun s'est mêlé; les mamans ont bien voulu contribuer au plaisir commun; enfin l'on s'est amusé parfaitement jusques à minuit sonné.

Voilà, mon cher tuteur, le détail de la charmante journée où chacun vous regrettait, et où votre heureux pupille a été traité lui-même beaucoup au-delà de son mérite.

L'année prochaine, à la même époque, la même séance se renouvellera. Chacun de nous en sera plus digne, j'ose le croire; et nous espérons que votre présence rendra la fête entière et complète.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE DENUGON.

TABLE DES LETTRES.

FIN DE LA TABLE.

Erratum. — Page 105, à la note, ligne dernière : au lieu de dix-huitième lettre, *lisez* dix-septième.

LIVRES NOUVEAUX.

ANECDOTES CHRÉTIENNES, ou Choix d'anecdotes propres à entretenir chez les jeunes gens des deux sexes, l'amour de la religion, et à la leur faire pratiquer dans les différentes conditions de la vie; par M. Lemaire : un vol. in-12, orné de quatre jolies gravures. Prix, 2 fr. 50 c.

Beautés de l'Histoire des Croisades, et des différens Ordres religieux et militaires qui en sont nés depuis leur origine jusqu'à leur extinction; 1 vol. in-12. orné de 6 belles gravures. Prix, 3 fr. —Figures coloriées, 4 fr.

Beautés de l'Histoire de la Perse depuis Cyrus jusqu'à nos jours, ou Tableaux des conquêtes et révolutions de cet empire; ses évènemens mémorables, traits remarquables de la vie de ses grands hommes, religion, lois, gouvernemens, mœurs et coutumes de ce pays dans tous les âges; ses productions, ses manufactures, son industrie, son commerce, etc.: 2 vol. in-12. avec 12 belles gravures. Prix, 6 fr. — Figures coloriées, 8 fr.

Beautés Historiques, Chronologiques, Po-

19.

litiques et Critiques de la ville de Paris, depuis le commencement de la monarchie jusqu'au 1er juin 1820; contenant tout ce qui s'est passé de remarquable dans cette grande ville; l'origine et la description de ses principaux monumens, ainsi qu'un tableau fidèle de tous les changemens qui se sont opérés dans les mœurs et les usages de ses habitans; par M. le chevalier de Propiac: 2 vol. in-12, ornés d'un plan de Paris contenant, en forme de *cartouches*, les principaux monumens publics de cette grande ville; et de quatorze gravures représentant les costumes des Français aux différentes époques de leur histoire. Prix, 7 fr., et avec les figures coloriées, 9.

Bibliothèque populaire, livres élémentaires. — Petits Contes moraux à l'usage des Enfans, en partie traduits librement et imités de l'angl. de miss Edgeworth; 2 vol. in-18, avec six gravures. Prix, 2 fr. 50 c.

Biographie étrangère, ou Galerie universelle, historique, civile, militaire, politique et littéraire, contenant les portraits politiques de plus de trois mille personnages célèbres, etc.: deux vol. in-8°, imprimés en petit texte plein à deux colonnes. Prix, 15 fr.

Chaumière (la) *de Clichy*, nouvelle historique, avec une jolie gravure: 1 vol. in-12. Prix, 2 fr. 50. c.

Choix de Rapports, Opinions et Discours prononcés à la tribune nationale depuis 1789 *jusqu'à ce jour*, recueillis dans un ordre chronologique et historique : 20 vol. in-8°, qui finiront avec l'année 1815. A partir de cette époque, chaque session des Chambres formera un volume que MM. les souscripteurs ne sont pas tenus de prendre. Tous sont ornés de six portraits des plus célèbres orateurs, dessinés et lithographiés par M. Marlet. Prix du volume sans portraits, 6 fr. — Avec portraits, 8 fr. — Les onze premiers volumes sont en vente.

Choix de Rapports, Opinions et Discours. — *Session de* 1819 à 1820. : in-8°, 48 feuilles. Prix, 10 fr. ; avec 8 portraits, 12 fr.

Collection de soixante-sept modèles d'écritures allemande, anglaise, française, russe et grecque moderne, avec tous les principes de l'art d'écrire, la manière de tailler les plumes, la position du corps et de la main, etc. ; par C. E. Ermeler : gravé par Lale, graveur du dépôt royal de la guerre : in-folio oblong, cartonné, avec une très-belle couverture imprimée sur beau papier. Prix, 10 fr. ; papier vélin, 18 fr.

Collége incendié (le), ou les Écoliers en voyage ; par Mme de La Faye : 4 vol. in-18,

avec douze jolies gravures. Prix, 6 fr. — Figures coloriées, 8 fr.

Derniers momens des plus illustres personnages français, condamnés à mort pour délits politiques, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours, avec les lettres qu'ils ont écrites dans leurs prisons : 1 vol. in-8°. Prix, 5 fr.

Dictionnaire des Conjugaisons françaises, précédé d'une Grammaire élémentaire, et suivi de questions et réponses sur les principes de la langue; par J. B. A. Lelouvier, professeur de belles-lettres, ancien barbiste: 1 vol. in-12. Prix, 3 fr.

Dictionnaire géographique, par F. Robert, géographe du roi; deuxième édit. (7 septembre 1820) : 2 vol. in-8° avec 7 cartes, dont une de tous les pavillons coloriés des puissances maritimes. Prix, 12 fr.

Dictionnaire d'émulation à l'usage de la jeunesse, contenant une définition claire et précise des qualités, des passions et des vertus dont l'homme est susceptible; appuyée d'exemples frappans, tirés de l'histoire ancienne et moderne, des actions et des faits historiques qui en ont été la conséquence; par le chevalier de Propiac : un gros vol. in-12, avec une jolie gravure. Prix, 3 fr.

Élégies, suivies de poésies diverses, par

Mme Dufrénoy; quatrième édition, revue, corrigée et augmentée de *dix Élégies nouvelles*, dont une a été couronnée aux Jeux Floraux, et d'*un Poëme* qui a remporté le prix à l'Académie française : un vol. in-12, imprimé par P. Didot, et orné de très-belles gravures. Prix, 5 fr. —Vélin, 10 fr.

Enfans de la Providence (les), ou Aventures de trois jeunes orphelins; par madame Julie de La Faye : 4 vol. in-18, ornés de 16 jolies gravures. Prix, 6 fr. — Figures coloriées, 8 fr.

Entretiens sur la Théorie de la Peinture, pour servir aux jeunes personnes qui cultivent cet art; par M. Voyart, membre de l'Athénée des arts : 1 vol. in-12, avec une jolie gravure. Prix, 2 fr. 50 c.

Géographie vivante, ou Tableaux raisonnés et comparatifs des principaux habitans du globe, avec leurs costumes; des animaux divers qui s'y trouvent, et une exacte description de leurs mœurs, de leurs usages et habitudes. Par l'auteur de *la Bible en Estampes*, etc. : un vol. in-8° oblong, orné de 32 gravures représentant plus de 200 personnages divers : figures noires. Prix, 7 fr. — Fig. color. avec soin, 11 fr.

Grammaire des Grammaires italiennes, élémentaire, raisonnée, méthodique et analytique, ou Cours complet de langue

italienne; par J.-Ph. Barberi : 2 vol. in-8°. Prix, 13 fr.

Toutes les règles établies dans cet ouvrage, au moyen duquel l'élève est dispensé de faire usage de Dictionnaire, et peut même se passer de maître, sont prouvées par des exemples nombreux puisés dans les classiques les plus accrédités.

Jeune Ursule (la), Conte moral, destiné à former le cœur et l'esprit des jeunes personnes, et propre à entretenir chez elles l'amour de la vertu; par M. H. Lemaire : 1 vol. in-18, avec 4 jolies gravures. Prix, 1 fr. 25 c.

Manuel d'Économie rurale et domestique, ou Recueil de plus de sept cents recettes ou instructions excellentes pour l'économie, la santé et les agrémens de la vie, tirées des ouvrages les plus estimés sur cette matière, et garanties par des savans d'un mérite reconnu. — Traduit de l'anglais par M*** : 1 fort vol. in-12. Prix, 3 fr. 50 c.

Merveilles du Monde (les), ou les plus beaux ouvrages de la nature et des hommes, répandus sur toute la surface de la terre; par le chevalier de Propiac : 2 vol. in-12, avec 16 jolies gravures. Prix, 6 fr. — Figures coloriées, 8 fr.

Moine et le Philosophe (le), ou la Croisade et le Bon Vieux Temps; par M. Ri-

card Saint-Hilaire : 4 vol. in-12. Prix, 10 fr.

Nouveau Caveau (le) pour 1821, faisant suite *au Caveau moderne et à l'Enfant lyrique du Carnaval;* choix des meilleures chansons, la plupart inédites, publiées par M. Ourry : 1 vol. in-18, avec 2 jolies gravures. Prix, 2 fr.

Petit Tableau de Paris et des Français aux principales époques de la monarchie : orné d'un joli plan de Paris et de costumes coloriés; par le chevalier de Propiac. Prix, cartonné, rogné, 4 fr. 25 c.; en étui, 5 fr.; *idem*, doré sur tranche, 6 fr.

Petits Marchands ambulans (les), ou l'Éducation de la nécessité; par Mme L.-P. Langlois : 3 vol. in-18, avec gravures. Prix, 4 fr. — Figures coloriées, 5 fr.

Précis Chronologique et raisonné des Révolutions de France jusqu'à ce jour, contenant le tableau des événemens qui les ont précédées, depuis 1776 jusqu'à 1789; par M. le chevalier Bail : 1 vol. in-8° de 600 pages. Prix, 7 fr.

Cet ouvrage, qu'on peut assimiler au Florus latin, sera d'une grande utilité pour les recherches et la reconnaissance des faits historiques dont il présente l'analyse substantielle. Il est divisé en quatre périodes ou époques principales.

Première époque : — de 1787 à 1789. — Pouvoir absolu (2 ans).

Deuxième époque : — de 1792 à 1804. — Gouvernement républicain sous la *Convention*, le *Directoire exécutif* et le *Consulat* (12 ans).

Troisième époque : — l'empire, de 1804 à 1814 (10 ans).

Quatrième époque : — de 1814 jusqu'à ce jour, novembre 1820 (6 ans).

L'exactitude et l'authenticité des matériaux qui ont servi à la rédaction, donnent à ce livre une telle supériorité sur tout ce qui a paru jusqu'ici sur le même sujet, qu'il devient indispensable à toutes les bibliothèques.

Procès de Louis XVI, de Marie-Antoinette, d'Élisabeth de France et de Philippe d'Orléans : 1 vol. in-8° de plus de 500 pages, caractère petit-romain, avec 4 portraits. Prix, 6 fr.

Voyage Historique et Politique au Monténégro, par le colonel Vialla : 2 vol. in-8°, avec 12 gravures coloriées, et une superbe carte du pays. Prix, 15 fr.

